



ALGER ÉTUDIANT

N° 177, 13^{me} année, 1^{er} Mai 1934

10, Boulevard Baudin - ALGER



dans
ce numéro

**INAUGURATION OFFICIELLE DE
NOTRE MAISON**

**LE CONGRES DE L'U.N. DES ETU-
DIANTS**

par Georges BECHER,
Secrétaire général de l'A.G.E.A.

LE LINCEUL DE SABLE

Fragment du roman inédit
de Robert MIGOT.

**

Avec M. Nicolas Kostrukoff,

Chef des Cosaques du Don,
par Pierre CHAROUSSET

**Deux conférences de Mme Dus-
sane**

Roland Dorsay et ses cadets

par Henri ROSSOTI

La fin de la saison lyrique

par Pierre GOUGUENHEIM

**Le Gala de la Chanson Estudian-
tine**

Les Abd-el-Tif

par Albert CAMUS

« Nos Essais »

par Albert DAYAN

ET NOS PAGES HABITUELLES :

Les Livres

par DESPORTES

Les Disques

par Léon REYMOND

NOTRE PAGE DES CINEMAS

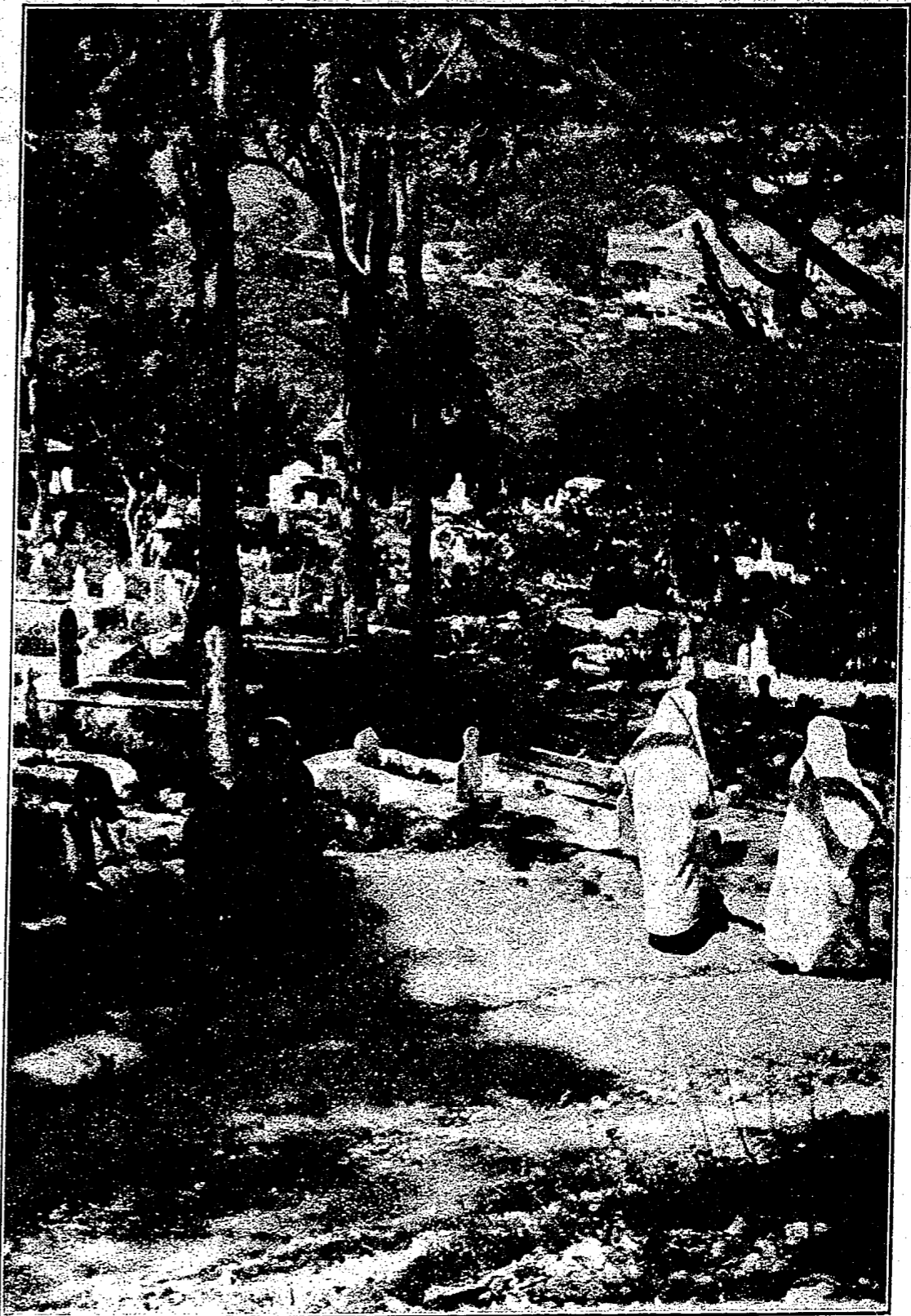
« Images »

par Gaston MARTIN

Sports Universitaires (Le R.U.A.)



12 pages - 0 fr. 50



CIMETIERE D'EL-KETAR

(Cliché OFALAC)

MÉDECINE & CHIRURGIE

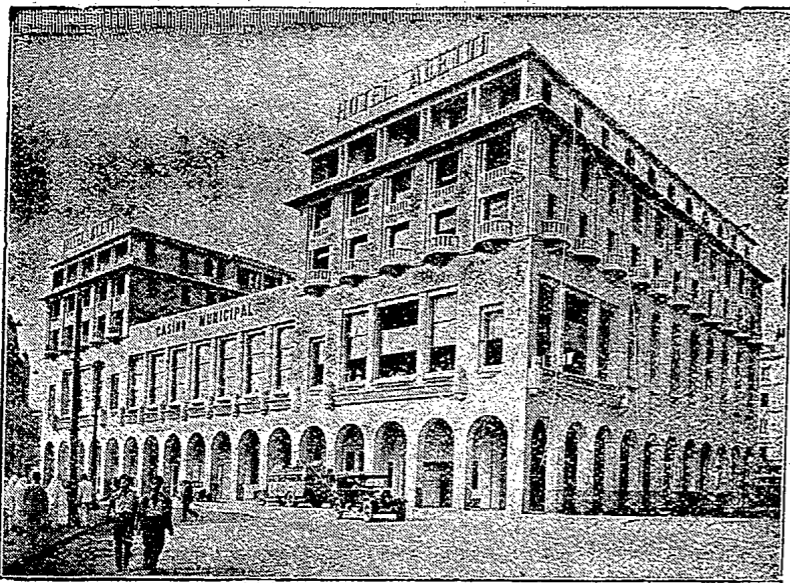
16, Rue Michelet - ALGER

Tél. ; 96-53

Tout ce qui concerne la "MEDECINE et la CHIRURGIE"
Instruments, Accessoires, Salles d'Opérations,
Installations complètes pour Jeunes Médecins
Trousses P. C. N. - Trousses pour Sage-femme

5 o/o de réduction aux étudiants munis de leur carte de l'année

CASINO MUNICIPAL



« LA QUINGUETTE ».

SON RESTAURANT : Ses repas, vin compris (85 francs).
 SES THES-DANSANTS : Tous les jours : 12 fr. Le mardi (gala) : 15 fr.
 Dimanches et Fêtes : 20 francs. — JAZZ-ATTRACTIONS
 DEJEUNER D'AFFAIRES : 20 francs

Pompes Funèbres ALGÉRIENNES

Succursale d'ALGER des
Pompes Funèbres Générales
 Anc. Maison Cosso-Gentil et Cie
 62-64, rue de Constantine
 ALGER
 Téléph. 27-03 et 19-79
 Réduction spéciale accordée
 à l'Association des Etudiants

PLUS que JAMAIS, pour RÉUSSIR,
 un BEAU VÊTEMENT s'impose.....

Consultez

Léon DIANOUX

10, rue Colbert

ALGER

le tailleur
moderne

FLEURS DE FRANCO

CHOCOLATS DE MARQUIS

22, rue Michelet

10, boulevard de la République

-- Tél. 46-09
12-12

NOUVEAUTES

TROUSSEAUX
pour HOMMES

AU PETIT DUC

ESCOMPTE SPÉCIAL ACCORDÉ AUX ÉTUDIANTS

Rue Bab-el-Oued

Rue Henri-Martin

Rue Rovigo

UNE NOUVELLE
PRODUCTION
BASTOS

Brésiennes

« GOUT FRANÇAIS »

2 fr. étui-luxe, 20 cigarettes 2 fr.



AUX CHAMPS
ÉLYSÉES

COUTURE - MODE

21, Rue de Constantine - ALGER

ne dites pas
une anisette!



exigez un
PHENIX

Vêtements sur mesure
et faits d'avance

**A LA BELLE
FERMIERE**

12, rue Bab-Azoun - ALGER
Téléphone : 2-85

Un escompte de 5 o/o est accordé à MM. les
Etudiants sur présentation de la carte et pour
tout achat au comptant

Belart

chemisier

Inauguration officielle de la Maison des Etudiants

Notre Maison ! nous l'avons tellement désirée, tellement appelée de tous nos vœux. Nous avons suivi avec tant de passion sa naissance, ses progrès, sa réalisation définitive, que son inauguration aujourd'hui pourrait fort bien se passer de littérature. Aussi bien, les grands quotidiens d'Alger ont publié des comptes rendus détaillés de cette magnifique cérémonie.

Cependant, nous n'avons plus qu'un devoir à accomplir, un devoir à la fois impérieux et agréable : Nous devons assurer de notre infinie et respectueuse reconnaissance toutes les personnalités qui, par leurs efforts et leur intérêt constant, nous ont permis de mener à bien ce grand œuvre. Il nous faut remercier également, et de tout cœur, les dirigeants successifs de notre A.G. qui chacun ont apporté à cette œuvre de longue haleine leur dévouement et leur labeur.

Il nous faut, enfin, dire au public algérien qui a su comprendre la portée de notre tâche et nous a aidé lui aussi de ses contributions, combien nous désirons lui montrer que nous sommes dignes de sa confiance.

Et cette Maison splendide, symbole de tant d'efforts et de tant d'appuis désintéressés, doit nous inciter, nous Etudiants, à prendre mieux que jamais conscience de notre travail et du rôle que nous aurons, demain, à jouer dans la vie.

Les trois remarquables discours prononcés successivement par Gaston Richier, président de l'A.G., par M. le Recteur Hardy et, enfin, par M. le Gouverneur Général Cardé expriment tous la grande leçon qui se dégage pour nous de l'inauguration officielle de notre Maison. Nous en reproduisons ici l'essentiel en assurant, une fois encore, M. le Gouverneur Général et M. le Recteur de notre respectueuse reconnaissance et de notre confiance la plus profonde.

ALGER-ETUDIANT

Discours de M. Gaston Richier

Monsieur le Gouverneur Général,
Monsieur le Recteur,
Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi, tout d'abord, Monsieur le Gouverneur, de vous remercier d'avoir bien voulu présider cette inauguration.

Cette maison, dans laquelle nous vous accueillons, je crois que les étudiants d'Alger y ont toujours pensé, et c'est pourquoi nous avons trouvé auprès de nos anciens, devenus hauts fonctionnaires, délégués financiers, conseillers généraux, cette aide précieuse qui en a permis l'édification. Ils ont voulu aider leurs cadets à réaliser ce qu'ils n'avaient pu faire au moment de leurs vingt ans. Ils se sont employés à favoriser ceux qui reprenaient leur vieux rêve, et voilà comment le rêve a cessé d'être un rêve, comment s'est élevée cette maison qui fait de tous les étudiants passés et à venir des propriétaires indivis, et c'est le pire, des bourgeois par voie de conséquence directe.

La maison des étudiants avait toujours figuré au premier rang des préoccupations estudiantines, depuis qu'une association d'étudiants existe à Alger, le mirage, le rêve a toujours été d'avoir pignon sur rue et de pouvoir recréer dans une maison d'étudiants un peu de cette atmosphère dans laquelle la jeunesse peut s'épanouir complètement, parce qu'elle est faite de camaraderie loyale et d'amitié vraie.

Le vieil étudiant n'existe plus (ou seulement quelques spécimens destinés à perpétuer l'espèce, à titre de curiosité) ; l'étudiant actuel est jeune, il est sportif, il s'efforce de regarder la vie en face et choisit ses chimères.

La vie encercle l'étudiant, il ne lui est plus possible de s'isoler, de vivre en marge, de rêver.

La lutte pour l'existence, tous les jours plus âpre, l'horizon plus sombre, l'avenir plus difficile, quel est celui d'entre nous qui ignore ce qui l'attend une fois son diplôme en poche ? Les étudiants ont été jetés dans la mêlée par le décret Chéron, qui a momentanément interrompu le recrutement dans les fonctions publiques. Ailleurs, dans les branches libérales la perspective est la même, aussi noire, barreau encombré, médecine où tant végètent, on pourrait multiplier les exemples.

Les examens deviennent de plus en plus difficiles, il y a une place pour dix candidats, il est normal s'il n'est pas absolument juste que neuf soient éliminés, et pourtant toutes ces préoccupations rendent plus que jamais nécessaire la coopération intellectuelle, qui doit être la première préoccupation d'une association d'étudiants, association d'ordre professionnel, association d'entraide, association de vie commune ; voilà ce que la force des choses a fait de notre A.G.

Pour remplir ces différents buts, pour coordonner les efforts communs, pour aider même, pour orienter les initiatives, l'atmosphère des brasseries, qui convint si longtemps à l'insouciance de notre jeunesse universitaire, se révèle mauvaise et pernicieuse. Il faut une maison nette et propre, bien aérée, harmonieusement conçue pour le travail du corps et de l'esprit, avec ses salles de sport et ses sal-

les de travail, une maison telle que la nôtre, qui fait honneur autant à celui qui l'a conçue qu'à ceux qui ont permis de la réaliser.

Nous vous devons des comptes, Monsieur le Gouverneur Général. En nous offrant cette maison, vous avez fait un placement, vous nous avez fait une avance dont nous sommes, vis-à-vis de vous, comptables. Nous ne pouvons pour le moment que vous faire une promesse, celle de nous efforcer, par la suite, de toujours être dignes de la confiance que vous nous avez faite, celle d'être unis dans un grand idéal de jeunesse et de mériter chaque jour davantage que vous vous intéressiez à nous.

Les étudiants ne séjourneront que cinq ou six ans dans cette maison qu'ils quitteront après pour entrer dans la vie ; cette maison devra rester pour eux, dans leur mémoire, in-



separable de leur jeunesse, de leurs vingt ans ; il faut que nulle laideur ne s'y glisse, nulle compromission, semblable à la « maison » de notre petite enfance, dont nous gardons tous en nos cœurs le souvenir précis. Il faut qu'elle soit le lieu commun où se sont forgées des amitiés solides, que la séparation même ne peut détruire.

Nous sommes fiers de nos pères et voulons continuer leur œuvre, cette maison doit être la continuation de l'Université, l'atmosphère y sera le même, nos maîtres seront ici chez eux.

Grâce à la Maison, vous améliorez notre vie morale, mais aussi notre vie matérielle.

Je termine, Monsieur le Gouverneur général, Monsieur le Recteur, Mesdames et Messieurs, en levant mon verre à l'avenir de la jeunesse intellectuelle française d'Afrique du Nord, dont les moyens d'action seront augmentés par la magnifique maison dont vous l'avez dotée.

Discours de M. le Recteur Hardy

Monsieur le Gouverneur Général,

C'est, vous n'en doutez pas, une grande joie pour l'Université, pour ses maîtres aussi bien que pour ses étudiants, de vous recevoir aujourd'hui dans ce Palais de la Jeunesse.

Sans que vous ayez besoin — ce n'est pas votre genre, et nous nous en félicitons — de vous dépenser en bruyantes professions de foi, nous savons bien que vous réservez aux problèmes universitaires l'attention la plus constante et la plus sympathique. Si je le sais un peu mieux que les autres, c'est que j'ai le privilège de vous en entretenir fréquemment ; c'est aussi que j'ai eu l'honneur, il y a de longues années déjà, de travailler à vos côtés. Mais les étudiants eux-mêmes, comment pourraient-ils douter de votre bienveillance ? Vous vous prêtez avec la meilleure grâce du monde à recevoir le bureau de leur Association, toutes les fois qu'il a quelque chose à vous demander, et ces visites-là sont à l'ordinaire riches de conséquence. C'est dire, Monsieur le Gouverneur général, que jeunes et vieux, nous avons le sentiment très doux d'accueillir en votre personne un ami très sûr.

La voilà donc, cette Maison des Etudiants d'Alger. Si quelque écolier des anciens temps, si Villon revenait, il n'en croirait pas ses yeux, et sans doute s'imaginerait-il transporté au Pays des Marveilles. Il est même probable que, fortement intimidé, il se prendrait d'abord à regretter les soutentes de l'antique Sorbonne et le clair-obscur de l'auberge de

la « Grosse Margot ». Qui sait d'ailleurs, si, parmi les hommes qui nous entourent, il ne se trouve personne pour murmurer « de mon temps » et pour estimer que cette belle demeure, ample, lumineuse, coquette, au meilleur goût de l'époque, pêche par excès de luxe ?

Prévenons le reproche. Notons avant tout que cette maison est neuve et que sa fraîcheur, si l'on y prend garde, est son principal ornement : le temps se chargera bien assez tôt d'y mettre sa patine et ses griffes, — à supposer même — mais quelle diabolique pensée me vient là ! — à supposer, dis-je, que le temps ne trouve pas d'actifs auxiliaires chez les occupants. Et puis, que découvrons-nous donc de si extraordinaire dans cette Maison commune ?

Un restaurant vaste et avenant ? Il est assez indispensable, ça me semble, que notre jeunesse mange à sa faim, et de bon appétit ; l'étudiant famélique est plus pitoyable que pittoresque, et la vache enragée, pour devenir source d'inspiration et d'héroïsme exige du convive une provision de génie, qui n'est pas, jusqu'à nouvel ordre, considérée comme une condition sine qua non pour l'inscription aux Facultés.

Les salles d'études ? Bénissons-les et contentons-nous de souhaiter qu'on y observe, dans la mesure du possible, la loi sacrée du silence.

La salle de sport ? Et pourquoi pas ? Nous avons la chance, en Algérie, de posséder une race solide, carrée des épaules et bien plantée sur ses jambes : réjouissons-nous qu'elle désire s'entretenir en santé. D'autant que, s'il sort d'ici quelques boxeurs de qualité, leur avenir sera assuré et que l'encombrement des autres carrières en sera diminué.

La salle des fêtes ? Avant tout, occasion de revenus, mais, en même temps, foyer de bonne humeur — nourriture plus indiquée que jamais, — et aussi, nous voulons l'espérer, foyer d'art et de pensée, temple du goût, sanctuaire de nobles émotions.

Les bureaux de rédaction du journal ? Comment ne pas reconnaître qu'« Alger-Etudiant », qui sait être gai, mais qui se préoccupe également d'être utile, et qui tient une place de choix parmi les organes du même genre, mérite tout à fait d'être logé à l'aise ?

La Maison est terminée, c'est vrai, mais il s'agit de l'animer, d'en faire fonctionner les services : le rôle du Comité du Patronage continue à s'imposer. Ce n'est pas un bureau d'Association, soumis au renouvellement annuel et composé de jeunes hommes aux prises avec de difficiles études, qui peut assumer, avec ses seules forces, tant de gestions diverses, l'établissement de contrats, la fixation de tarifs, l'administration d'un personnel.

Et puis, n'avons-nous pas à mettre sur pied cette Cité Universitaire, dont le moins qu'on puisse dire, à la normale, c'est qu'elle existe sans exister ? Nous avons maintenant la promesse, Monsieur le Gouverneur général, que votre poigne robuste nous permettra de tirer de l'ornière ce char embourbé ; le Comité de Patronage, pour sa part, soucieux d'étendre à toutes les œuvres d'étudiants sa mission d'initiative et de contrôle, vous donne l'assurance que pareille histoire, s'il ne tient qu'à lui, n'est pas près de recommencer.

Mais, soyons, pour le moment, tout à la joie de ce baptême. Pourvu que nulle fée n'ait été oubliée ! C'est que nous avons besoin du concours de toutes, et principalement, pour ne nommer que celle-là, de la Fée Municipalité, qui, par une heureuse rencontre a mis sa tête sous le même bonnet que la Fée Amie de l'Université.

Au demeurant, comment une fée algéroise oserait-elle se montrer défavorable à cette jeunesse, qui forme la plus belle parure d'Alger ? Il n'est pas de vraie capitale sans une Montagne Sainte-Geneviève, et il n'est pas de Montagne Sainte-Geneviève vraiment vivante, si la Cité dont elle dépend ne lui garantit pas, avec un grain d'indulgence, des trésors de sympathie.

Monsieur le Gouverneur Général, Monsieur le Maire, Messieurs, j'appelle de tous mes vœux votre baraka sur la Maison de vos étudiants.

Discours de M. Jules Cardé

Messieurs,

Si je vous assure de la très vive satisfaction que me procure la cérémonie d'aujourd'hui, ne croyez pas qu'il s'agisse là d'une simple manifestation oratoire. Le Gouverneur général est appelé, par ses fonctions, à présider de nombreuses inaugurations, mais celle de la Maison des Etudiants d'Algérie présente un

caractère assez remarquable pour la distinguer des autres. On a généralement tendance, lorsqu'on envisage la croissance d'un pays neuf, à ne s'occuper que de son développement matériel. Seuls les résultats que l'on peut chiffrer, ceux qui sont traduits en impressionnantes statistiques, ceux qui frappent les voyageurs paraissent dignes d'être retenus. Cependant — et c'est une constatation tellement évidente qu'il paraît inutile de la relever — le développement matériel est vite entravé, s'il ne s'accompagne de l'essor intellectuel. A notre époque, tout progrès (dans quelque ordre d'idées qu'il soit obtenu), toute mise en valeur d'un richesse, fait appel à la science et à la culture générale. Il ne suffit plus, pour être un réalisateur, de copier fidèlement les méthodes de prédécesseurs, de se figer dans sa tâche, comme ces vieux artisans d'autrefois, qui passaient une vie à sculpter le porche d'une cathédrale ou l'élégante dentelle de pierre d'une ogive flamboyante ; il faut maintenant déborder au delà des connaissances spécialisées du métier, faire montre d'un savoir, qui éstit naguère l'apanage d'une élite restreinte.

Cette culture générale, à laquelle aboutit l'enseignement supérieur, possède un autre rôle, un rôle de rapprochement. Jadis, seuls les philosophes, les humanistes étaient susceptibles d'entretenir des relations vraiment internationales et cependant l'influence politique d'un Erasme, d'un Helvétius, d'un Voltaire, d'un Franklin, était certainement beaucoup plus efficace que celle des ambassadeurs officiels. C'est en proportion directe de l'instruction des peuples que se développent ces relations multiples qui sont le meilleur gage d'un rapprochement pacifique.

Parmi toutes ces manifestations, signes visibles d'un mouvement plus profond, celle qui nous réunit aujourd'hui marque une date mémorable. Votre maison facilitera à bien des étudiants, en constituant un foyer accueillant, en aidant à vivre ceux d'entre vous dont les moyens sont limités, l'accès des études supérieures que les difficultés de l'heure actuelle paraissent réserver à une classe privilégiée.

Plus favorisée que les autres colonies françaises, l'Algérie possède son Université. C'est près d'elle, à Alger, que votre initiative est née, qu'elle a pu aboutir, grâce — et j'en suis particulièrement heureux — à l'aide du budget colonial.

S'il m'est agréable de constater que vous avez su créer ici un foyer nouveau pour vos



camarades, leur préparer des salles d'études, une bibliothèque où ils pourront travailler, un restaurant qui les aidera à résoudre, en notre temps de prix élevés, un problème plus difficile que bien des équations, j'aime également à noter, Messieurs, que vous avez pensé à leurs loisirs. Vos salles de réunions, votre salle de spectacle, les locaux réservés à votre Société sportive ne sont pas les moins importants dans votre nouvel immeuble. La distraction est aussi nécessaire que l'étude et, s'il m'était permis de vous citer encore Montaigne, je vous rappellerais cette réflexion savoureuse :

« C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en ses « Lois », de la gaieté et passe-temps de la jeunesse de sa Cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes, à Apollon, aux Muses et à Minerve ».

« Sous peine de perdre la direction spirituelle d'un monde de plus en plus instruit, a-t-on dit, notre pays devra restaurer le culte de l'intelligence ». Je me félicite, Messieurs, de constater, une fois de plus, qu'en Algérie, où voisinent deux élites également avides de s'instruire, on a su réaliser cet accord de la pensée et de l'action. »

ALGER ETUDIANT

Magazine bi-mensuel publié par l'Association Générale des Etudiants d'Algérie
REDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITE : 10, boulevard Baudin, Alger (Tél. 46-86)

ABONNEMENT POUR L'ANNEE UNIVERSITAIRE : 15 francs.

Les Livres

Joseph KESSEL

Les Enfants de la Chance (N. R. F.)

La bande d'un livre est presque toujours ratée. Quelquefois elle vise le roman et elle ne signifie rien. Quelquefois elle vise le public et elle est prétentieuse.

« Les trois Mousquetaires d'aujourd'hui » c'est le meilleur sous-titre qu'on eut pu souhaiter. (J'aurais peut-être aimé aussi quelque chose comme la Bohème Moderne).

Le fait est qu'il y a de temps en temps des notions à réviser. L'actualité rebâtit d'Artagnan comme elle renouvelle fantasio. La forme, s'entend. Car le caractère est immuable. Et chez « Les trois Mousquetaires » de Kessel : Ivan Vivant, Le Drôz et Jasarte, il y a toute la fougue et la droiture des Gascons historiques avec la fantaisie des personnages de Comédies et Proverbes.

Ainsi peut-on vivre à travers les âges les transpositions de cette idée évidemment vague : « être sympathique ».

Les héros modernes ne caracolent plus : mais ils sont pilotes. Ils n'ont pas de duel : mais leur uppercut est décisif. Ils ne font pas de madrigaux : ils s'en foutent.

Pour le reste, ils sont acrobates comme Douglas Fairbanks, avec une prédilection pour le saut périlleux et fous comme des rapins, (mais leur fantaisie est dans leurs rétablissements plus que dans leur valeur, et dans leurs cocktails plus que dans leurs plumes).

Ils ont au demeurant le cœur aussi large, l'âme aussi rectifique, les jarrets aussi robustes.

♦ ♦ ♦

On dit qu'Ivan Vivant c'est Roland Toutain. Toutain est acrobate.

Que Le Drôz c'est Joseph Kessel. Kessel est journaliste.

On ne dit rien de Jasarte. Jasarte est pourtant espagnol.

♦ ♦ ♦

C'est à la peinture de trios silhouettes de héros d'aujourd'hui que s'est attaché l'auteur, avec tout son enthousiasme. Bravo. Le caractère moderne a besoin de réhabilitation.

Toujours le cœur ancien pour modèle et pour loi... Il est bon, il est savoureux, que de temps en temps, il y ait un jeune pour dire aux jeunes : J'ai des modèles à vous proposer qui ne s'appellent ni Durand (1870-1930), ni Dupond (1800-1880), ni Prudhomme (1800-1870).

Il y a un ebohème d'aujourd'hui qui, comme l'ancienne, veut pour unique loi sa conscience et sa fantaisie.

Il est en somme d'utilité sociale qu'on ne préfère pas toujours des gens du siècle qui soient des érotiques, des morphinomanes, des femmes, des escrocs, des décaqués ou des pédérastes.

Kessel a laissé cette bonne tradition à L.-C. Royer, ou à Victor Margueritte, ou à Raymond Machard, ou à d'autres incompris qui cherchent à comprendre.

Par là déjà il mérite notre faveur.

Il y a d'autres raisons de le fréquenter : Kessel est parmi les meilleurs romanciers de l'heure.

DESSPORTES.

Tous les ouvrages dont il est question dans cette page sont en vente à la "Maison des Livres" P. & G. SOUBIRON.

L'HOMME DU CARLTON

Par Edgar WALLACE
Hachette

Collection des « meilleurs romans étrangers »

Edgar Wallace est considéré Outre-Manche comme un des maîtres du roman policier.

Sa manière n'est pas faite des subtilités habituelles à nos policiers de fiction.

Et la succession des événements, des coups de théâtre est dans ses livres si rapide — si brutale même — que notre commissaire Maigret national n'y trouverait pas le temps de froncer les sourcils en tirant sur son brûle-gueule.

« L'Homme du Carlton » est le type de ces romans haletants qui nous tiennent sous leur étreinte dès les premières lignes. Pas un instant, dans ce volume assez long, l'intérêt ne faillit. Au contraire, sa progression est constante et si par malheur on entreprend sa lecture à l'heure bougeoise du sommeil, on s'aperçoit vers deux heures du matin que l'on a oublié de se coucher.

Il est admis qu'un roman policier ne se raconte pas : il se lit.

On lira l'« Homme du Carlton » pour son intensité dramatique en attendant les prochaines inventions de M. Simenon.

DIP.

La Fin de la Saison Lyrique

« MIGNON »

Le spectacle de famille révé. Pourquoi : « Adieu, Mignon, courage... », « Connais-tu le pays... », sont-ils, pris individuellement, si ternes, si larmoyants, alors que l'œuvre, considérée dans son ensemble, garde une indéfectible solidité ? C'est qu'Ambroise Thomas, outre de réelles qualités mélodiques, était un musicien probe et honnête, qu'on a eu le tort de trop rabaisser, après l'avoir trop élevé : il ne méritait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Une interprétation qui eût été des plus satisfaisantes et des plus homogènes, avec M. Claudel (Wilhelm), chanteur éprouvé et agréable ; Mlle Ardoine (Mignon), plutôt femme que jeune fille ; M. Benoist, excellent Lotherio, si Mlle Di Veraldi (Philine), notre brillante recrue de la saison dernière, n'avait été affligée d'un mal de gorge impitoyable, qui entraîna la suppression de la « Polonoise » !

« LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME »

Le chef-d'œuvre de Massenet, avec « Manon », et qui mérite infiniment plus de succès que l'insipide « Hérodiade » ou le pâle « Werther ». Rien ne convenait mieux à ce maître mineur que la peinture d'un mysticisme assez vulgaire, de même que les amours plutôt grossières de Manon répondaient tout naturellement à ses ressources artistiques. M. Claudel fit de Jean une remarquable création, où les qualités vocales s'accroissent d'une véritable perfection scénique : naïf, enfantin même, il réalisa une bien touchante figure. A ses côtés, M. Cotta trouva, dans le rôle de Boniface, l'occasion d'un beau succès et détailla avec beaucoup d'émotion la fameuse « Légende de la Saule ».

« JOLI GILLES »

Une charmante chose due à Ferdinand Poix, contemporain d'Adam et, — bien à tort — beaucoup plus oublié. On y retrouve tous les personnages de la Comédie-Italienne, qui évoluent dans une atmosphère de grâce mélancolique, que n'aurait pas reniée Marivaux ou Watteau. Une suite d'ariettes adorables : un spirituel divertissement ; de la finesse et du métier. Malheureusement, une interprétation assez lourde, sauf quelques bons moments, dus à MM. Faick (Gilles), et Iernay.

« ORPHEE »

Un ouvrage noble et pur, comme un marbre antique, où tout respire la grandeur, que ce soient la douleur funèbre, la cruauté des Divinités Infernales ou la douce tranquillité des Champs-Élysées.

Mlle Madeleine Whita fut une Orphée au masque tragique et chanta son rôle écrasant avec une poignante puissance dramatique : quelle trouvaille que ce cri de détresse que Glück fait clamer à son personnage, dominant les chœurs au premier acte, et, qu'elle lança avec une émouvante passion ! Peut-être malgré tout ne nous fit-elle pas oublier le contrat superbe d'Alice Raveau, quoique possédant une voix plus ample dans l'aigu que celle de cette dernière. Pour cette grande artiste, des partenaires bien quelconques : passions.

Les chœurs, par contre, firent un effort notable. L'orchestre, à part de rares et courts moments de bonheur, se montra inférieur à sa tâche, et la scène des Champs-Élysées, qui est une des pages dominantes de tout l'art lyrique, eût, hélas, à en souffrir.

...Et, une réussite : « FORTUNIO »

« Il n'y a pas beaucoup d'exemples », écrivait André Messager son condisciple et ami, Gabriel Fauré, « dans l'histoire de la musique, d'un artiste d'une culture aussi complète, d'une science aussi approfondie, qui consente à appliquer ses qualités à des formes réputées, — on ne sait pourquoi — secondaires. »

Messager est celui qui découvrit « Pelléas », qui reçut le même enseignement que Fauré, qui concourut ardemment à la naissance et à la poussée de la jeune Ecole Française contemporaine. Comme Debussy, il fut, de tempérament et d'éducation, un « musicien Français ». Il s'est attaqué à un genre moins élevé que Debussy, mais, dans ce genre, il a atteint une perfection de style, d'une délicatesse d'écriture et à un déploiement de sensibilité tels qu'en écoutant « Fortunio », on ne sait plus s'il s'agit d'opéra-comique, d'opérette, de comédie musicale : on entend de la musique tout court, et d'une qualité peu banale.

L'ironie est maniée avec légèreté ; l'élégance et l'habileté de l'orchestration sont celles d'un maître : le tissu subtil de l'orchestre enveloppe l'œuvre d'une gaze délicate et ne cesse pas un instant de murmurer, maintenu dans un constant clair-obscur ; les voix ne sont jamais sacrifiées : il y a des « airs » dans « Pelléas » ; il a laissé chanter l'orchestre, sont savamment et élégamment dissimulés dans le cours de la trame musicale. Et, tout cela fleurit le bon goût, l'aristocratie, la distinction : quelle consolation de toutes les bassesses où nous avaient conduits les commerçants de la musique légère !

Il n'y a pas dans « Fortunio », une seule de ces fautes, de ces manques de tact, qui choquent et indisposent : l'aérienne fantaisie de Musset n'a pas plus été trahie par Robert de Flers et Armon de Caillavet, adaptateurs res-

pectueux et habiles, que par la musique spirituelle, tendre et émue d'André Messager. « Fortunio » est une synthèse de l'esprit musical français : et, cette délicieuse ciselure laisse loin derrière elle tant de pesantes et massives compositions, qui veulent être toute la musique.

« Fortunio » a été, à l'Opéra d'Alger, le feu d'artifice final, qui a achevé la saison théâtrale sur une impression de réussite totale. Pour conduire cet ouvrage, qu'un théâtre de province aurait facilement pu présenter dans des conditions très banales, on n'a pas jugé insuffisant de s'adresser à Albert Wolff.

M. Wolff est un peu des nôtres, maintenant : il manquerait à notre annuelle satisfaction artistique, s'il ne revenait pas, chaque saison ; champion de la musique française, il a entouré « Fortunio » des mêmes soins que « Pelléas » : il a laissé chanter l'orchestre, sans excès, sans relâcher un instant une discipline précise et serrée, dominant toute la représentation, la marquant de son empreinte géniale.

Mlle Lily Djanel, qui restera associée à tous les triomphes de la saison, nous est revenue pour faire une Jacqueline, aussi féminine sur un autre plan, que son admirable Salomé. Quelle voix ! Quelle grande artiste ; Quant à M. Claudel, ce fut une composition simplement splendide : sans jamais sombrer dans le bébé, sans jamais jouer au ténor puccinien, il garda une simplicité, un naturel, qui s'alliaient à sa jolie voix, pour nous donner une émouvante personnification du héros de Musset, sans faux romantisme, doué des mêmes qualités de mesure qui caractérisent, nous l'avons dit, l'art de Messager, comme celui de Rameau.

Et, rien ne put être relevé à l'encontre du reste de la distribution : les plus petits rôles étaient distribués avec un surprenant bonheur, tel ce Landry, de M. Renaldi, qui participa, avec MM. Cotta (Clavache), et Iernay (Maître André), au succès général.

RECAPITULATION

Et maintenant, jetons un coup d'œil en arrière.

Des erreurs, il y en a eu : c'est incontestable. Tel, cet oubli (?), qui consista, cette saison, à ne pas faire venir de France, comme les autres années, un chef d'orchestre sédentaire. Mais, enfin, cela, c'est pardonnable.

D'autant plus volontiers, que cette saison, la troisième depuis que M. Audisio a repris les rênes du pouvoir, a certainement été la plus réussie des trois. D'abord, par le choix des œuvres, où l'on a écarté ces représentations parasites qui avaient encombré les saisons précédentes, (souvenez-vous de la « Bataille »), au profit de grands ouvrages classiques ou modernes.

Ensuite, par le souci de renouvellement du répertoire lui-même : et je songe ici aux Représentations Italiennes qui ont donné un relief nouveau aux vieilles œuvres interprétées. Enfin, par le choix des artistes nombreux et souvent de taille. Déplorons cependant la non-venue de Georges Thill, qui a été une forte déception, d'autant plus qu'elle était bien inexplicable.

Le public n'a pas été à la hauteur de la saison : les jeunes sont les premiers coupables ; venus en foule au « Pays du Sourire », ils ont laissé jouer « Orphée » devant des salles vides. C'est fort regrettable.

M. Audisio redevient directeur la saison prochaine : nous l'en félicitons bien sincèrement : puisse-t-il nous donner, enfin, « Parsifal », « Don Juan », et « Le Chevalier à la rose » ! Et, c'est avec cet espoir, que nous le remercions d'une gestion méritoire, que le tryptique « Salomé », « Dardanus », « Fortunio », suffirait à faire admirer.

Pierre GOUGUENHEIM.

olisques

C'est en chantant du Moussorgsky que Chaliapine trouve ses plus éclatantes réussites phonographiques. Il semble bien que la Scène du Carillon, de « Boris Godounow » (Gramo. DB-1532), soit son meilleur enregistrement, à ce jour. Ce drame est hallucinant, même pour ceux qui ignorent totalement la langue russe : il est vrai que la musique en est éloquent et grande la puissance du tragédien qui l'interprète.

Le meilleur enregistrement en français du duo de la chambre nuptiale, de « Lohengrin », chanté par Mireille Berthon et César Vezzani (Gramo. DB-4920 et 4921). Voix magnifiques et très bonne diction.

L'air de Lia, de « L'Enfant Prodigue », de Debussy, ainsi que le grand air de « Louise », de Charpentier, sont chantés fort bien par Inès Jouglot (Col. BFX-7).

Mary Marquet poursuit sa « défense et illustration » de la chanson française ancienne avec une cire admirable, ainsi que les précédentes : « La Légende du Roi Renaud » et « Quand j'étais chez mon père » (Gramo. DB-4923) ; l'accompagnement de harpe de Lily Laskine est savoureux.

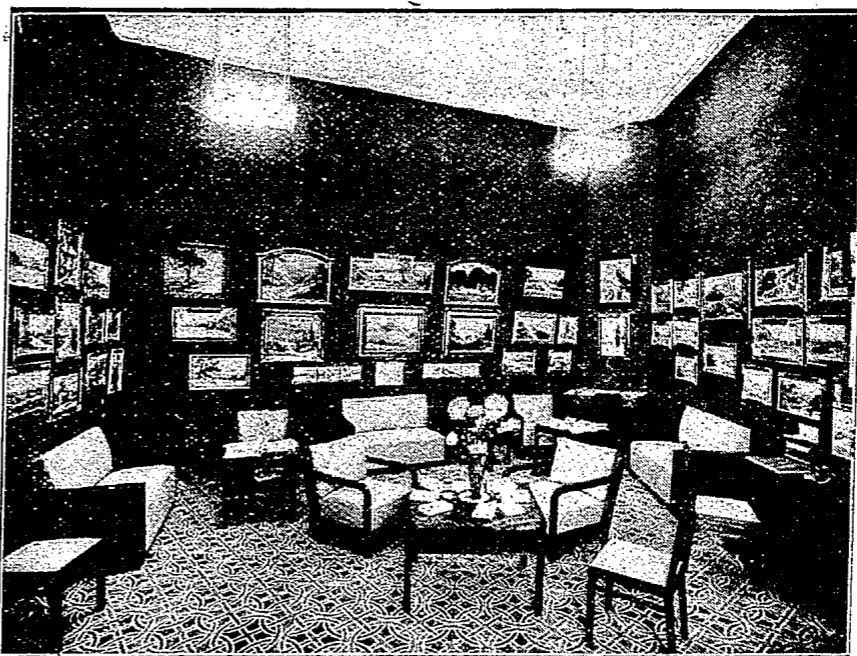
Des antiennes grégoriennes chantées avec un art exquis par les enfants de la Maîtrise de Notre-Dame de Paris (Lumen 30.034 et 30.035). Les Petits Chanteurs à la Croix de bois donnent aussi la vie à des motets de Victoria et d'Aichinger (Gramo. K-7155).

Madame Doniau-Blanc, de l'Opéra, est une de nos grandes soprani dramatiques : elle excelle à interpréter J.-S. Bach et César Franck. Ses récents enregistrements sont remarquables : l'« Ave Maria » sur un Prélude de Bach, de Gounod (Lumen 32.007) — la seconde face du disque portant le « Panis Angelicus », de César Franck, chanté magnifiquement par P. Payen — et le Premier Air de l'Archange, de « Rédemption », poème symphonique de César Franck (Lumen 32.008). Le revers de ce dernier disque porte l'accompagnement seul de ce même air de « Rédemption », à l'orgue, par Alexandre Cellier : c'est donc, sur cette face, un disque d'accompagnement destiné aux cantatrices. Ceci nous indique la véritable solution du disque d'accompagnement, la seule qui puisse intéresser le public non professionnel : l'amateur de chant trouver sur le même disque l'exécution complète et, autant que possible, fidèle et exemplaire du morceau dont l'accompagnement seul, au revers, lui permettra d'exercer ses dons et talents. L'audition de cet accompagnement d'orgue est délectable. Nous connaissons un disque d'accompagnement orchestral, mais il n'est pas pas connu comme tel : c'est la « Mort d'Isolde », jouée par la Philharmonique de Berlin, conduit par W. Furtwaengler (Polydor 95.439) ; la partie vocale y est absente, nul instrument n'en tenant lieu, contrairement à l'usage établi. C'est, néanmoins, un très beau disque d'orchestre.

Léon REYMOND.



ROYAL-KEBIR
LE DOYEN DES VINS FINS
D'ALGÉRIE



Le salon de lecture de « LA MAISON DES LIVRES », 12, rue Dumont-d'Urville, où étudiants et étudiants se retrouvent après les cours de la Fac.

ALGER ETUDIANT

A propos de "Nos Essais"

Les Abd-el-Tif

Mesdames et Messieurs, les voici nos tableaux, Nos dessins, nos croquis, nos jeunes aquarelles. A vos yeux, aujourd'hui, des talents se révèlent. Favorisez l'élan de leurs espoirs nouveaux.

Certes, vous trouverez de candides défauts, A côté de beautés et de valeurs réelles, Mais c'est toujours ainsi quand, essayant leurs ailes, Pour la première fois, s'envolent des oiseaux.

Car ce sont des essais, dont il ne faut point rire. Et, dans certains d'entre eux, quelquefois, on peut Apparentes déjà, les marques du talent. (Lire.)

Passant, arrête-toi devant ces jeunes toiles, Devant ces beaux bouquets, devant ces firmaments. Car dans ces firmaments se lèvent des étoiles.

Jean-Paul PLANCHET.

**

Ce charmant sonnet, d'un poète de 13 ans, présente aux visiteurs le salon de « Nos Essais ». Et ce salon, aussi, est charmant.

Le désir joyeux de le visiter vous est venu, tout d'un coup, sans appréhension, sans arrière-pensée : on sait d'avance qu'il sera un bain de fraîcheur. Et, naturellement, on n'est pas déçu.

Il a fallu, cependant, lutter pour se frayer un passage dans la foule qui cerne les tableaux. On a couloyé des messieurs barbus et des potaches échappés du Lycée.

Jamais public d'exposition n'a été si varié, ni au fond aussi « pur ».

Gouaches, dessins, aquarelles, fusains tapissent les murs d'un vivant bariolage.

Et, je me souviens avec quelle timidité nous accrochions, il y a six ans, la première pancarte de « Nos Essais » à la porte du Crédit Municipal...

Nos camarades ont fait du chemin : ils exposent, cette année, à la « Maison des Livres » !

Peut-être en est-il, parmi eux, que leur vocation destinée à d'autres salons artistiques...

Aujourd'hui, je ne veux aucunement dissocier ce groupe de seize Lycéens, amoureux précoces de la couleur et de la ligne. Ils ont tous des qualités, et les défauts de quelques-uns sont tout de même sympathiques. En tous cas, on est sûrement à l'abri du cabotage. Aussi leur effort méritait-il d'être compris : il l'a été puisque bien des toiles, aujourd'hui, s'ornent de la joyeuse petite pancarte « Vendu ».

Un Monsieur, admiratif et bedonnant, s'écriait devant leurs tableaux :

« Ça, c'est vraiment des jeunes ! »

Et ces jeunes, dont les moins âgés ont 12 ans, méritent bien qu'on leur fasse confiance.

Ils méritent aussi qu'on les remercie et, surtout, qu'on leur dise de tout cœur : « A l'année prochaine... »

F. PISTOR

"NOS ESSAIS"

Lundi 16 avril eut lieu, dans les salons de la Maison des Livres, le vernissage de l'exposition « NOS ESSAIS ». Les organisateurs et les exposants surent recevoir d'une façon parfaite la foule qui se pressait pour examiner leurs tableaux. Nous avons relevé dans l'ordre du catalogue :

Jean-Paul PLANCHET (13 ans) qui, s'il n'a pas exposé de peintures, a dû mettre au service de ses amis son jeune talent de poète dans un sonnet délicatement tourné et prévenant agréablement le visiteur en faveur des jeunes artistes.

François CARCASSONNE se détache d'une façon originale par la présentation de vases peints qui donnent très nettement l'impression de céramique qu'il désire produire.

Emile DELSOL. — Son « Danseur Basque » est un peu trop stylisé; cependant les personnages de fond retiennent l'attention ainsi que cette lumière crue dont il semble posséder le secret puisqu'elle reparait dans sa « Chapelle d'Auzat » qui est vraiment parfaite.

Ernest DIAZ, voulant conserver à cette exposition ce cachet humoristique qui la caractérisait les années précédentes, nous offre quelques caricatures amusantes. Nous voyons avec plus de plaisir et dans un style plus fort qu'il devrait sérieusement travailler son « Crépuscule », « Paysanne d'Automne » et le portrait aux lignes très pures d'une « Jeune Fille Espagnole ».

Georges DUBOUCHER, dont le talent déjà connu, vient s'affirmer encore au cours de cette exposition. On croit pouvoir déceler une âme d'une exquise sensibilité, teintée d'une légère touche de Romantisme, chez l'auteur de ce « Château en Ardèche » et de cette toile « Sur le Lac de Genève ». Une huile

d'un ton clair et lumineux vient nous surprendre agréablement car elle n'est pas du tout dans la manière de Duboucher qui a l'habitude de nous montrer des toiles sombres d'une note quelque peu mélancolique et ceci vient nous prouver que ce jeune artiste est capable, selon ses états d'âme, de s'attaquer à n'importe quel sujet.

Henry ESTIRAC. — Ses envois sont d'une extrême variété. D'abord quelques caricatures qui font revivre à nos yeux la silhouette sympathique de « M. Psalla » et celles non moins sympathiques de « MM. Bienvenue et Simon ». Son « Cargo » est une très bonne aquarelle ainsi que la tête de « Calixte Tisseyre » dont la ressemblance est parfaite. « De Fontaine-Fraiche à la Bouzaréah » est son tableau le plus curieux dénotant une bizarre originalité d'esprit.

Henri FAVRE. — Que je félicite pour l'habileté qu'il a manifestée en faisant son « Petit Voilier ». Ce travail, déjà agréable par lui-même, prend une plus grande valeur lorsqu'on sait que, pour le montrer, son auteur n'a employé qu'une vieille boîte de compas, une boule de mastic et du papier doré.

FERGANI. — Ses tableaux sont surtout des vues de rues pittoresques : « Rue de la Casbah », « Vieille Rue », « Rue Arabe ». Son dessin, très sûr, est complété par une bonne peinture. Remarqué également son « Paysage ».

Sauveur GALLIERO. — Que dire de lui sinon qu'il est un véritable artiste ? Nous ne saurions citer ici aucune de ses toiles ayant particulièrement retenu notre attention car des seize tableaux qu'il expose, tous offrent le même grand attrait, tous donnent la même impression de talent. A côté de ces huiles, de ces aquarelles, de ces gouaches, on peut également apprécier deux albums dans lesquels il a su camper, avec une très grande réalisme, les croquis des types algériens que l'on est sûr de trouver sur son chemin lorsqu'on parcourt Bab-el-Oued. Sauveur Galliero nous montre un beau talent qu'il continuera à travailler avec énormément de soins.

Henri GURRIET. — A côté de ses peintures, on remarque surtout deux fusains qu'il a su traiter avec autorité et avec un sens assez vif des volumes.

HEURLEY. — Nous avons réussi à savoir que c'est André Boucherat qui, sous ce pseudonyme, a dessiné de délicieuses poupées avec finesse. Boucherat, que nous connaissons déjà, a une vision très vive de l'humour comme en témoignent sa « Méditation de Thaïs » et sa « Réverie de Schlooumann » traitées avec esprit. Les caricatures de « Carriage » et de « Gourbin » sont fort ressemblantes et très amusantes. Les deux « Paysages » et « La Mort et le Bûcheron » dénotent une grande habileté à la plume. Il a un coup de crayon incisif en parfait accord avec sa personnalité. C'est plus un dessinateur qu'un peintre.

Ginette LADREYT. — On trouve chez elle un sens très sûr de la couleur et du dessin. Ont été très remarqués ses « Paysages d'Alsace » et « Soucis ». Le tableau ayant le plus fortement retenu notre attention est son « Paysage de Neige » montrant de l'art.

Georges LATY. — Il se présente à nous comme un grand fantasiste par les titres qu'il donne à ses pastels : « Hantise » et la « Vérité Funeste ». Il continue à montrer son originalité dans ces caricatures d'une ressemblance parfaite, d'un humour délicieux. Nous voyons défiler avec plaisir les visages sympathiques de « MM. Clairian, Renaud, Hermitte, Bessières, Favre, Cohen, Combillard ». Le genre de la caricature est un don qu'il semble avoir reçu ainsi que celui d'un esprit infiniment amusant.

Léopold LAVAUX. — Il est étonnant de trouver chez un si jeune enfant (12 ans) une observation aussi fine que celle qui se révèle dans « Une dispute à l'école ». Les autres dessins sont aussi bons bien que plus sérieux.

MANFREDI n'expose que des fusains qu'il traite d'une façon extrêmement personnelle et dans le ton moderne. Ses portraits, dont la ressemblance avec les sujets est entière, sont dessinés par un jeune homme qui attache une certaine gravité à ce qu'il fait. On sent qu'il aime le dessin et il y met une application en même temps qu'un art vraiment dignes d'éloges. Les contours de ses portraits sont parfois d'une parfaite netteté, parfois estompés suivant son inspiration et suivant le sujet qu'il représente.

Paul PEUCH-LESTRADE présente trois natures mortes qui dénotent une certaine habileté et beaucoup de travail. Il doit continuer dans ce genre qu'il comprend avec intelligence.

Maurice SEDIRA. — « Les Remorqueurs dans le Fort » et « Paysage de Renault » bien qu'ayant des qualités sont éclipsés par sa

M. Richard Maguet expose une cinquantaine de toiles. On y trouve des natures mortes, paysages, intérieurs, portraits aussi et scènes locales. Et tant d'aspects de son talent s'offrent aux yeux que l'esprit reste un peu dispersé et réclame du temps pour se ressaisir. Mais il faut s'approcher d'une des toiles et à la regarder longuement on saisit par l'intérieur l'unité de l'envoi. On reste confondu devant tant de continuité dans la sensibilité s'aidant de tant de diversité dans l'expression. On se saisit d'un talent très mûr, aisé, aussi beau dans sa force qu'un poignet de jeune homme.

M. Maguet semble couvrir sa toile avec aisance, d'un bout à l'autre. Aucune pâte, mais un frottis continu et léger qui, par sa continuité même, se prête aux mille expressions d'un talent toujours curieux. Car c'est dans les toiles de M. Maguet que j'ai retrouvé l'exquise lumière de la colline du Jardin d'Essai — cette lumière aérée, d'un bleu profond, qui coule entre les pins ; que j'ai mieux compris la campagne de Tipasa dans l'éclaboussement du soleil d'été ; que je me suis plongé à nouveau dans la plénitude qui monte de la baie chaleureuse vers les terrasses ensoleillées qui la dominent. Il y a tel « Jardin d'Essai vu de la Terrasse » où, entre les tons briques de la terrasse et le bleu du ciel, une lumière tumultueuse déborde, se gonfle, accourt et vous submerge. Mais je ne sais si les toiles chaudes et glauques ne sont pas celles que je préfère. M. Maguet a compris l'inquiétude lancinante de nos ciels d'orage, l'heure éternelle qui prélude par un silence aux rafales de la pluie. Voyez son « Tipasa par gros temps », sa « Fenêtre » qui s'ouvre sur un ciel violet et brun en suspens au-dessus des collines. Au demeurant cette poésie d'attraits et de danger suspendu, M. Maguet la transporte dans ses natures mortes comme dans ses intérieurs humides où plane l'effroi secret des portes qui s'ouvrent lentement.

Et après cela, je sens bien que je n'ai pas réussi à cerner toutes les possibilités de ce peintre. Non qu'il soit fluide, ou déroutant, ou capricieux. Mais au contraire, parce que son unité est profonde, bien à lui, incommunicable enfin. Sa gamme des bleus, aussi bien qui lui est si particulière, semble précisément symboliser ce complexe. Car elle va du bleu le plus aéré et le plus enfantin au ton le plus menaçant. Ainsi sans doute de cette personnalité, diverses parce que foncièrement simple, incommunicable parce que trop expressive, aimable enfin pour elle seule puisqu'assimilable à personne.

Il n'en est pas ainsi de M. Emile Bonneau. Je porte à son art trop d'intime sympathie pour ne pas comprendre ce qu'il dit et ce qu'il voudrait dire. Il faut aimer les dessins de M. Bonneau bien plus que sa peinture. Mais il faut croire à cette peinture que je voudrais revoir bientôt.

Certains de ses dessins sont d'une pureté de lignes, d'une simplicité d'expression qui font penser à un Clouet. C'est dans cette simplicité, cette retenue, cette crainte délicate d'expansion qu'on se plaît à reconnaître le classicisme. Les dessins de M. Bonneau disent le plus avec le moins. Il y a en eux une musique de la ligne à laquelle on ne peut rester insensible. Et dans cette grâce précise, dans la gravité de ces visages, il est impossible de ne pas reconnaître une âme très jeune et très sensible.

Il est curieux de voir la transposition de toutes ces qualités dans le domaine de la peinture. Il est clair que M. Bonneau n'est pas arrivé à ce qu'il voulait. Les valeurs manquent encore et une certaine assurance dont on ne saurait faire fi. Par ailleurs, l'esprit de cette peinture reste trop jeune pour ne pas être éloigné d'une simplicité qui serait désirable. Mais il y a dans les toiles de M. Bonneau un sentiment presque musical de la composition. Voyez ainsi la recherche des correspondances bleues dans ses « Enfants d'Alger » Si l'on ajoute une légèreté de pastels dans les tons dont il use, la transposition ne fera aucun doute.

Il reste cependant que cette peinture n'est point. Mais les dessins sont là pour dire ce qu'elle peut être. Et l'on sent tant de précision dans la sensibilité de M. Bonneau, tant de certitude dans sa poésie qu'on ne peut pas ne point aimer l'œuvre d'une personnalité très nuancée, émotive jusqu'à la timidité et discrète dans l'expression autant que désordonnée dans la vie intérieure. Et sans doute cette

« Nature Morte » où apparaît une technique très sûre. Les lumières dans ce tableau sont distribuées très judicieusement sur les divers fruits qu'il le compose.

Nous voyons donc que de Salon, s'il n'est pas humoristique comme l'étaient les précédents, n'en est pas moins d'une très bonne tenue dans l'ensemble. Tous les envois prouvent un grand désir de bien faire et d'une façon générale ce désir est pleinement réalisé. Nous félicitons les organisateurs de cette belle exposition et nous espérons revoir, l'an prochain, une nouvelle exposition de « NOS ESSAIS » à laquelle figureront les jeunes artistes qui cette année se sont dépensés pour elle.

Albert DAYAN

jeunesse est un peu douloureuse et les recherches tourmentées, mais aussi ce talent est certain.

La sculpture est représentée par M. Damboise. Ce dernier ne doit rien au pathétique, ni au théâtre. Son œuvre, que je place parmi ceux qui me touchent le plus, reste aussi fort, aussi affirmatif qu'un coup de poing sur une table. Il y a dans son art ce que j'aime à trouver dans la sculpture : un « Noli me tangere » un peu fier, énigmatique aussi. Les portraits de M. Damboise sont placés avec l'assurance que donne la force. Ils ne regardent point au loin, ni ne méditent stérilement, mais vivent vraiment, au soleil sans doute, ou dans la puissante caresse de la mer. Cet art a de belles épaules de chair, protectrices et masculines. On s'y repose et se calme, sans s'abandonner. C'est ce qu'on aime à trouver dans la sculpture qui reste probablement l'art d'affirmer.

Au demeurant ces qualités n'excluent ni la psychologie ni la sensibilité. Le portrait de Mme V... offre un coin de bouche, où la lèvre supérieure reflue sur l'autre, et qui demeure un sujet de méditations pessimistes sur l'homme. D'un autre côté la sensibilité la plus intelligente se reconnaît dans le « Chat ». M. Damboise sympathise avec ce qu'il y a d'aigu et de fluide dans cet animal. Et à comprendre ainsi, on marque un raffinement et une élégance d'esprit qu'on est heureux de trouver dans l'art si plein de soleil de M. Damboise. En vérité, cet art est beau comme un sou bien neuf, car, pour moi, cette assurance me ravit, et cette humanité. Et je crois qu'il n'est pas de si misérable trou dont ne puisse vous sortir aussi chaleureuse affirmation.

Albert CAMUS.

N.-B. — On s'étonnera peut-être de ne pas voir le nom de M. André Hambourg. Je prie qu'il et qu'on veuille m'en excuser. Car à cet égard mon opinion ne me paraît pas assez solide. J'aimerais n'avoir à dire que des choses dont je sois à peu près sûr. Ce n'est pas le cas ici. Et se taire vaut mieux que se tromper.

A. C.

D'un poète de 13 ans...

ESQUISSES

Courbes et ronds
D'une arabesque
Ombre burlesque
D'un potiron.

Petits détails
Dithyrambiques
Charme islamique
Des éventails.

Les contours fols
Des colonnades.
Une grenade
Git sur le sol.

C'est le hammam
Enigmatique
Et le cantique
Sourd du tam-tam.

Là-bas, au bout
C'est une fresque.
Une moresque
Danse, debout.

De ses bras mols
Elle fait presque,
Si romanesque,
Des clefs de sol.

JEAN-PAUL

PEINTURE

L'abondance des matières nous contraint de renvoyer à notre prochain numéro le compte rendu de l'exposition de notre ami le peintre Harry Bloomfield.

LA ROTISSERIE DES MUSES

M. H. René Lafon vient de publier, à l'usage des gourmets de la poésie, un volume fort curieux et fort amusant : « La Rotisserie des Muses, ou l'Art d'accueillir les rimes ». On y trouve toutes les recettes poétiques courantes, les plus rares aussi et les plus succulentes.

Sous forme de spirituels pastiches, l'auteur nous initie aux secrets du sonnet, du poème romantique, parnassien, précieux, lyrique, régionaliste, panthéiste, débraillé, géométrique, nudiste, hyper-surréaliste...

On ne saurait tout citer, sous peine de reproduire in extenso la table des matières...

Ces recettes originales sont d'ailleurs précédées d'un choix cocasse d'épigrammes ou de citations empruntées aux auteurs les plus variés. Un bref compte rendu ne peut traduire l'amusement que procure cette lecture savoureuse : il faut lire ce livre malicieux.

Quoi qu'il en soit, les poètes eux-mêmes le consulteront avec fruit : ils y apprendront, s'ils ne le savent déjà, qu'il faut se méfier de la cuisine littéraire. Et, pourvus de tant de recettes, ils n'auront plus ensuite qu'à les oublier... DIP.

Le Congrès travaille

10 heures, jeudi. Départ... Baisers... Photos... Chanson du R.U.A. ... Bras d'honneur...

11 heures, mer houleuse ; la cloche du déjeuner tinte. Leca et Urbani s'avancent timidement vers la salle à manger. Le coup de barre traditionnel accentue le roulis et Urbani bat en retraite, alors Leca avec mépris « comment, toi, un Corse, tu n'as pas honte de quitter la table ? ». Urbani de répondre « en ce moment, je préférerais être marin que Corse ». Deux minutes après, Leca le courageux, rejoint Urbani dans la cabine...

A Marseille, un ami conduit la délégation d'Alger dans un petit bar de la place de l'Opéra où l'on boit du pastis et où l'on sert des anchois et des olives vertes. Les marseillais ne connaissant pas le mot « kemia » les appellent « fioritures ».

Calvi-Nice. Temps très mauvais. Le paquebot-yacht « Ile-de-Beauté » roule bord sur bord. Le Secrétaire Général de l'U.N., parmi ses valises, lunettes noires aux yeux, exposé aux vagues, véritable loque, reçoit entre chaque hoquet un paquet de mer. « Arrêtez le navire crie-t-il, c'est une question de vie ou de mort ». Le bateau ne s'est pas arrêté, le Secrétaire Général de l'U.N. n'est pas mort (c'est dommage disent ses adversaires), mais quatre hommes ont dû le transporter à l'abri. Un adversaire politique suggère de faire le prochain Congrès à Alger, Casablanca ou... Hanoi pour l'éliminer complètement.

Retour. Vers minuit, Becker, le poète de l'expédition, nous déclame le « Lac de Lamartine ». A la septième strophe, Castell, très sérieux, l'arrête : « Parfait, dit-il, c'est bien les « Cariatides » de Bernard Palissy que tu nous déclames ». Fin du poème et fin du poète.

Les voyageurs pour Marseille, en voiture... La délégation algérienne rentre de Cannes après le match Cannes-R.U.A. Le train est complet, heureusement qu'un contrôleur, sans doute sur notre bonne mine, nous offre un compartiment vide. Le train est rempli de musiciens et de chanteurs rentrant d'un concours vocal et instrumental sur la Côte-d'Azur. Bobette prépare artistiquement une affiche : « Compartiment réservé. Chorale de l'Oued-Melhouf. Chef d'Orchestre : Fi Zobi. Palmes Académiques ». Et la Chorale commence à fonctionner avec « ça qu'est un cœur de mère » qui fut la chanson du Congrès et du R.U.A. en ballade. Tête des choristes pleins de respect pour cette chorale des pays lointains. Dans un des couloirs, un des trésoriers excité par de nombreux apéritifs et digestifs, lutine deux choristes de 45 ans aux plantureux corsages qui n'en croient leurs yeux et ne disent mot.

Train Marseille-Nice. Les algériens s'installent dans un compartiment occupé par deux jeunes femmes et un monsieur d'âge indéfini au chapeau du même genre. Le Congrès se divise en deux sections d'assaut qui chacune s'occupe d'une des ennemies. L'une, sévère, nous regarde avec un air dédaigneux, oppose un visage de glace, joint de dormir, ne sourit même pas aux fines plaisanteries du trésorier général, bref, décourage les assaillants. Elle ne s'intéresse à la conversation que lorsque Becker parlant de Lyon nous affirme qu'on ne s'y amuse guère. La jeune dame proteste, et fait la distribution de petits bristols vantant la nouvelle direction et le service irréprochable de la dernière maison où elle a travaillé, une de ces maisons hospitalières que « la morale réprouve... etc... avec une lanterne et un gros numéro... Fiez-vous après cela aux femmes inaccessibles. Dans l'autre coin du compartiment une autre comédie se jouait. L'équipe numéro deux, faisait le siège de la femme numéro deux. Au premier tunnel, on entendit une giffle retentissante dont bien entendu personne ne voulut accepter la paternité. Au deuxième tunnel, des petits cris, des soupirs, des protestations et quelques bousculades. Au dernier tunnel, avant Nice, quant la lumière fut, on aperçut un congressiste qui, bouche à bouche, prenait le baiser d'adieu. La fortresse numéro deux avait capitulé. L'homme au vieux chapeau surnommé par nous Erco du nom d'un chapelier algérois, n'en perdait pas une goutte.

NICOLAS LE CORSE



L'UNIVERSITE ET

Congrès National des Etudiants 1933-1934

Comité Directeur

21 mars 1934

Nous nous excusons de publier ce compte rendu avec un tel retard. Il ne nous a pas été remis suffisamment à temps pour paraître dans notre dernier numéro.

Démission. — Richier nous dit que Mlle Meylheux donne sa démission. Une lettre de Marquet nous apprend que celui-ci a fait de même et que Huertas est élu à sa place à Maison-Carrée. A ce sujet, le Comité discute sur l'interprétation de l'article 9 des statuts.

Congrès. — Richier lit le vœu qu'Urbani présentera au Congrès. Les présidents des autres sections nous lisent les vœux que notre délégation défendra à Marseille.

Prochaine assemblée générale. — Urbani demande que l'on fasse imprimer avant la prochaine assemblée générale les réformes que le Comité Directeur présentera aux Etudiants.

Trésorerie. — Puis Urbani, d'ailleurs avec le trésorier Leca et l'unanimité du Comité, demande que le prix de la carte d'étudiant soit abaissée l'an prochain à 25 ou même 20 francs, si cela est possible. Leca réclame à l'A.A. le supplément des cartes d'étudiant qu'elle doit avoir touché et qu'elle n'a pas encore versé. Les délégués de Maison-Carrée reconnaissent leur dette, mais s'excusent pour l'acquiescement à un délai. Le Comité à l'unanimité moins deux voix, leur accorde le délai d'un mois. Castell demande qu'il soit alloué une allocation de 800 à 1.000 francs pour que la Bibliothèque soit poursuivie en livres de médecine nouveaux. Ceci est accordé à l'unanimité.

Divers. — Pistor rappelle que la Foire ouvre ses portes samedi et fait appel à toutes les énergies. Il demande ensuite que l'on statue sur le contrat de Bertrand Laroche, afin que celui-ci puisse être enfin fixé sur sa situation l'an prochain. On inscrit cette question dans l'ordre du jour de jeudi prochain. Tout ce qui a été fait pour le stand, c'est à Bertrand Laroche qu'on le doit et, de plus, celui-ci a obtenu une subvention de M. le Doyen Milliot. Pistor propose que Bertrand Laroche soit désigné pour s'occuper d'une loterie à créer. Ceci est admis à l'unanimité.

La séance est levée à 0 h. 30.

Le secrétaire-adjoint :
André MARTIN.

BLOC-NOTES

COMITE DES FETES

Les étudiants seront heureux d'apprendre que Gaston Richier a été tout récemment élu, en 3^e ligne, au Comité des Fêtes de la Ville d'Alger. C'est là une preuve de plus de la considération qui entoure notre A.G. dans la cité, et nos bien vives félicitations vont au sympathique président.

VII^e SALON ALGERIEN DE LA T.S.F.

Organisé par le groupe algérien des industries radio-électriques du Syndicat Commercial algérien, sous le haut patronage et la présidence d'honneur de M. le Gouverneur général de l'Algérie, ce Salon se tiendra à Alger, du 20 au 28 octobre prochains, dans le hall de la Maison de l'Agriculture, 12, boulevard Baudin.

LES JOURNEES DU LIVRE

Les « Journées du Livre » auront lieu à nouveau, à Paris et dans toute la France, du 2 au 5 mai prochain.

Les librairies participants remettront à tout acheteur de 20 francs de livre un ouvrage pour enfant intitulé : « Quel voyage ». Il s'agit d'un bel album pour la jeunesse, dont le récit, à la fois récréatif et instructif, charmera les petits et aussi les grands. L'ouvrage comporte de très jolies illustrations en trois couleurs.

Lors de ces « Journées », une exposition rétrospective de l'histoire du Livre aura lieu dans els salons du Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, à Paris. Elle sera inaugurée par M. le Président de la République le 2 mai, à 15 heures.

ERRATUM

Parmi d'autres « coquilles » recueillis dans « Alger-Etudiant », il en est une qui mérite d'être corrigée car elle me fait commettre une erreur par trop importante. Donc, dans le numéro 175, numéro de la Foire, au 2^e, il faut lire :

2^e Défiance à l'égard de tout ce qui est esprit critique et confiance edans les instincts ancestraux jaillissants des couches primitives de l'Etre. Parallèlement il se constituera une religion authentiquement germanique dont Luther aurait été le premier artisan inconscient. On compare souvent dans la nouvelle Allemagne l'œuvre de Luther et son influence, au prodigieux dynamisme d'Adolf Hitler et cette comparaison inattendue n'est pas une des moindres surprise sdu 3^e Reich.

J. B.

Le Congrès National des Etudiants de 1933-1934 a eu lieu cette année à Aix-Marseille. Comme dans tous les Congrès, il y a eu des moments de travail et des moments de gaieté harmonieusement panachés.

Il serait long et fastidieux de donner un compte rendu complet et détaillé de ce Congrès. Aussi nous nous bornerons à un résumé assez bref, à une vue d'ensemble de cette manifestation estudiantine.

L'organisation matérielle du Congrès et l'A.G. de Marseille

La tâche qui incombait cette année à nos camarades marseillais, organisateurs, était certainement lourde et pleine de difficultés.

Environ deux cents congressistes étaient présents au banquet d'ouverture qui avait lieu à l'A.G. de Marseille.

Après quelques discours, après quelques chansons estudiantines, les congressistes se disloquent.

Le lendemain, en route pour Aix. Là-bas, bal officiel au Casino.

Après le bal, coucher dans différents dortoirs qui pour la plupart avaient été transformés en véritables champs de bataille par certains émergumènes, mécontents sans doute de n'avoir pas été logés dans des hôtels ; c'était peut-être une faute de la part des organisateurs. Mais on peut manifester sa désapprobation d'une façon moins cavalière.

Après cela, première séance de travail à l'Hôtel de Ville d'Aix.

Une atmosphère de surexcitation régnait. Toutefois, les seuls chefs de délégation s'étant réunis, un travail laborieux a pu être fourni quand même. C'est alors que l'importante question du Sanatorium a été discutée et liquidée ; et que les vœux des différentes A.G. ont été présentés et pour la plupart acceptés à l'unanimité.

Les élections du nouveau bureau avaient été reportées à plus tard.

Puis déjeuner au Casino d'Aix. Le soir, départ pour Marseille ou plutôt pour Nice via Marseille ; car nous nous sommes arrêtés une heure à peine à Marseille.

Arrivée et coucher à Nice. Le lendemain, départ pour Ajaccio sur le « Pascal-Paoli ».

Des séances de travail à bord étaient prévues. Séances plutôt théoriques, car les Etudiants (comme le « commun des mortels ») connaissent le mal de mer.

La traversée pourtant fut excellente. Dix heures de mer et débarquement à Ajaccio ; vers six heures du soir : réception à la mairie.

Puis, dîner au Grand Hôtel, où nous avons pu applaudir pendant quelques minutes la silhouette charmante et quelque peu intimidée de Raquel Meller, de passage à Ajaccio.

Ensuite, séance de travail à l'Hôtel de Ville. C'est alors que notre sympathique ami Richier a été élu, presque à l'unanimité, vice-président de l'U.N.

Le lendemain, excursion à Piana où malgré la pluie (qui d'ailleurs ne nous a pas quitté du début à la fin de notre séjour en Corse), nous avons pu apprécier la sauvage et grandiose nature corse et surtout la beauté gigantesque des Calanques.

Deuxième nuit à Ajaccio à la suite des séances de travail des différents Offices.

Puis, départ d'Ajaccio pour Bastia avec un arrêt de quelques heures à Vizzavona, splendide station touristique.

Les non-Corses ont sûrement gardé le souvenir de cet énorme paraçoxe (qui d'ailleurs est de toute beauté) qui oppose, d'une part, le paysage géant au petit chemin de fer de campagne qui le parcourt, d'autre part.

Arrivée à Bastia : excellente réception à l'Hôtel de Ville par M. le sénateur-maire Sarril.

Coucher à bord du « Général-Buonaparte ». Le lendemain, départ pour Calvi, véritable « Petite Nice ».

Malheureusement, arrêt d'une heure à peine. Après quelques emplettes (surtout provisions de cigarettes), départ de Calvi pour Nice sur le splendide yacht « l'Ile-de-Beauté ». (Séances de travail à bord).

Court passage à Nice. De Nice à Marseille. (Séances de travail dans le chemin de fer).

Et... fin du Congrès. En résumé : Congrès actif, très agréable et très intéressant ; mais peut-être un peu fatigant.

Toutes nos félicitations aux organisateurs. Malgré quelques faiblesses inévitables, l'A.G. de Marseille a vraiment fait œuvre merveilleuse.

L'A.G. d'Alger et le Congrès

Il nous faut à présent, en petits égoïstes, parler un peu de nous.

Mais d'abord une petite parenthèse. Notre ami Faugère, dit « Bobette », était des nôtres pendant le Congrès. Il nous avait réservé la surprise de s'être fait inscrire « auditeur libre » parmi la délégation algéroise. Bobette, cette figure symbolique et éternelle de l'A.G. d'Alger, n'a pas pu oublier ses amis Algérois.

Nous nous devons de lui rendre ici un hommage public.

L'A.G. d'Alger, certes, est très aimée en France. Certes, Richier est une figure très sympathique.

Mais il faut le dire, c'est Faugère, avec ses nombreuses relations, qui a contribué dans une large part, brillamment secondé par l'activité souriante d'Urbani, à l'élection de notre président Richier (qui en était à son premier Congrès) à la vice-présidence de l'U.N.

L'impression produite par les délégués de l'A.G. d'Alger a été vraiment excellente. Respectée par tous, sympathique à tous, choyée même par de nombreux congressistes, notre Association s'était véritablement érigée en Idole.

Dans un but d'apaisement on avait même proposé à Richier la présidence de l'U.N. De même dans les Offices des différentes sections, les meilleurs postes étaient offerts aux délégués algériens.

Modestes, nous nous sommes contentés d'une vice-présidence.

Et pourtant : le nom d'Alger était à chaque instant dans toutes les bouches. Tout le monde parlait des Etudiants Algérois dans les termes les plus élogieux.

Cette vitalité forte, ce prestige presque solennel, ont été, sont et devront toujours être l'éternelle image de l'A.G. d'Alger.

L'A.G. d'Alger peut en être fière. Elle doit en être fière.

Et ce légitime orgueil devra la nourrir toujours : ce doit être pour elle un devoir sacré de conserver intact, de développer encore, le noble héritage que nous ont laissés nos aînés.

Il n'est pas vain de dire que l'A.G. d'Alger a acquis une aussi glorieuse réputation, un prestige aussi fort, une figure aussi sympathique, grâce à sa neutralité absolue et intangible en matière politique, neutralité qui est le piédestal le plus solide et le plus beau de « l'activité corporative » qui seule doit animer une Association Générale des Etudiants.

Georges BECKER,
Secrétaire général de l'A.G.E.A.

ES PLATES BANDES DU VOISIN

Rouen qui Rit (2 avril 1934) :

Invité à l'occasion d'une soirée Montmartroise, ce qu'on y trouve de plus frappant c'est le programme. J'en livre des extraits à nos organisateurs et autres directeurs artistiques : Pierre Varenne, Gaston Scrittan de la Lune Rousse, Coline, l'accordéoniste Gardel, Dominique Bonnaud, Mauricet, Paul Weil et Vincent Hyspa.

Si un journal universitaire est le reflet d'une association, quelles belles initiatives chez les Rouennais.

Pour le reste, pas mal de bonne littérature.

Scapin (décembre, janvier) :

Un numéro rarement artistique. Mais quelle prodigalité ! En tous cas une prodigalité de bon goût. Sans connaître les héros qui illustrent les pages, on peut féliciter les auteurs, Pierre Thébaud entre tous. Les commentaires qui suivent les croquis ne gâchent rien.

POUR VOS ACHATS DE LIBRAIRIE

CONSULTEZ
« NOSTRE DAME »
Alger - 37, Rue Michelet - Alger

LES ETUDIANTS

Bureau Universitaire de statistiques

Le Bureau Universitaire de Statistique a l'honneur de communiquer les informations suivantes :

I. — CAISSE DES DEPOTS ET CONSIGNATIONS

Concours pour l'admission à l'emploi de rédacteur stagiaire.

Date du concours : première quinzaine de juin.

Clôture des inscriptions : 1^{er} mai 1934.

Nombre de places mises au concours : 7.

II. — PREFECTURE DE LA SEINE

Deux concours pour l'admission à l'emploi de rédacteur dans les bureaux de la Préfecture de la Seine :

1^{er} L'un réservé exclusivement aux candidats hommes ;

2^e L'autre réservé exclusivement aux postulantes femmes.

Date du concours : 11 juin 1934.

Clôture des inscriptions : 12 mai 1934.

III. — MINISTERE DE LA SANTE PUBLIQUE

Avis de vacance d'un poste de directeur du Bureau municipal d'hygiène de Clamart.

Concours sur titres.

Clôture des inscriptions : 5 mai 1934.

IV. — MINISTERE DE LA GUERRE

Concours pour l'attribution de deux emplois de chimistes civils à titre temporaire, dont l'un à la Manufacture Nationale d'armes de Saint-Etienne, et l'autre à l'Etablissement Central des fabrications d'armes.

Date du concours : 14 mai 1934.

Clôture des inscriptions : 10 mai 1934.

Le concours est accessible aux candidats des deux sexes.

V. — MEDECINE ET PHARMACIE

Le Bureau Universitaire de Statistique rappelle qu'il peut mettre à la disposition des jeunes médecins, pharmaciens et chirurgiens-dentistes, une liste de postes susceptibles d'être occupés dans certaines communes rurales, qui lui ont été signalés par les administrations ou collectivités locales.

VI. — COLONIES ET PAYS ETRANGERS

Le Bureau Universitaire de Statistique a entrepris diverses enquêtes sur la nature et l'importance des débouchés accessibles aux jeunes diplômés français, dans les Colonies et Pays de Protectorat, ainsi que dans les pays étrangers. Une documentation intéressante étant déjà rassemblée, le B.U.S. pourra répondre à toutes demandes de renseignements généraux qui lui parviendront, ou intervenir, dans les cas particuliers, auprès des autorités ou organismes locaux, pour obtenir des informations complémentaires.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser soit à la Direction du Personnel des administrations intéressées, soit au Bureau Universitaire de Statistique, 110, rue de Grenelle, à Paris.

A. ROSIER,
Secrétaire général.

Un message de nos camarades Italiens

Nous avons reçu de nos camarades italiens étudiants, à Pérouse, la lettre suivante :

PARTITO NAZIONALE FASCISTA

Gruppo Universitario Fascista
Perugia

Perugia, 13 avril 1934 XII^e

AGLI STUDENTI DI ALGERIA,

In occasione del viaggio in Tunisia ed Algeria del Dott. Renzo Battistelli, della Facoltà Fascista di Scienze Politiche di Perugia, mi è gradito inviare a suo mezzo il saluto vibrante et cordiale dei fascisti universitari perugini ai camerati di Algeri.

Il segretario del gruppo :
Fernando MEZZASOMA.

Les Etudiants de l'Université d'Alger, particulièrement sensibles à l'amitié de leurs camarades de l'Université de Pérouse, les remercient cordialement de leur délicate attention. Les Etudiants Algériens flattés de l'accueil qu'il ont reçu auprès de M. le Professeur Azzi, le prient d'agréer le témoignage de leur respectueuse admiration.

Ils demandent à M. le Docteur Battistella de bien vouloir à son retour à Pérouse, être l'interprète auprès des Etudiants Italiens de leurs sentiments d'affectueuse sympathie et d'inaltérable camaraderie.

Le président :
G. RICHIER.

DON A LA BIBLIOTHEQUE

M. Pierre Soubiron, directeur de la Maison des Livres, vient de faire don à la Bibliothèque de l'A.G., des livres qu'il nous avait prêtés pour exposer à notre stand de la Foire. Que le sympathique éditeur algérien veuille bien croire à toute notre gratitude pour ce geste généreux.

Notre Salle des Fêtes

Soirée Dansante

Venant après le gala de la chanson estudiantine et montmartroise du mercredi 18 avril, dont Gaston Martin vous dit par ailleurs l'immense succès, le bal organisé samedi 21 par Rème et ses collaborateurs, première grande manifestation du genre, vint consacrer définitivement aux yeux des Algérois notre magnifique salle des fêtes.

Le prétexte de la soirée était l'élection, au récent congrès de Marseille, de Gaston Richier à la vice-présidence de l'U.N. des Etudiants.

Beaucoup de jolies femmes, de charmantes jeunes filles. Beaucoup de gaieté et d'entrain. Aspect extrêmement chic, mais sans contrainte, ni affectation d'excessive mondanité. Tels furent les aspects sympathiques de la soirée. Notre nouveau jazz, le « Hot Rhythming Collegians », dont c'était la présentation, dispensa sous la direction de notre ami Parrot, étudiant en médecine et virtuose du saxophone, ses harmonies les plus plaisantes. Danseuses et danseurs apprécièrent à juste titre le bel ensemble de cet orchestre, désormais officiellement attaché à notre salle des fêtes.

On ne saurait passer sous silence les attractions brillantes qui unirent au plaisir de la danse ceux de l'œil et de l'esprit.

Tout d'abord le chansonnier Carlex, s'accompagnant lui-même au piano, chanta quelques-unes de ses créations : « Quand on a quinze ans », « Non, non, grand-mère ». Après, demandant sujet et rimes au public, il détailla avec quel art incomparable deux chansons improvisées sur le sport et sur l'amour. Il fut acclamé par tous.

Puis Mona Libert, exquise chanteuse-danseuse et son partenaire Marcel Dyrval, doué d'une agréable voix de baryton et d'un jeu chorégraphique très souple, dansèrent un tango argentin que le public goûta beaucoup. Ses applaudissements le prouvèrent.

Max Hilaire, grande vedette de l'humour, nous dit une chanson et un monologue et interpréta avec Carlex à la demande du public, le sketch qui eut tant de succès mercredi dernier : « Les débuts d'un imbécile au théâtre ». Cette œuvre d'une magnifique gauleserie a, du reste, pour auteurs, ces deux brillants chansonniers. Enfin, le fakir Har Ym cracha des flammes, dansa sur du verre pilé. Son succès fut mérité.

Le bal, terminé dans la salle des fêtes vers 1 heure du matin, se transporta dans le bar, métamorphosé pour la circonstance en boîte de nuit. Et là, sous la direction de l'infatigable Carlex, on dansa jusqu'au jour au son du piano et de l'accordéon.

MONTCABRIER.

CARNET BLANC

Mercredi 25 avril a eu lieu, dans la plus stricte intimité, le mariage du docteur Pierre Fourment, professeur à la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie, avec Mlle Colette Roy. Les témoins étaient : pour la mariée, M. Jules Carde, gouverneur général de l'Algérie ; pour le marié, M. Atger, préfet d'Alger. « Alger-Etudiant » adresse à Mme et à M. le professeur Fourment ses félicitations et ses vœux les plus respectueux.

Tout récemment a eu lieu le mariage de Mlle Jeannie Aubry, fille de Monsieur le docteur Aubry, professeur à la Faculté de Médecine, avec M. Adrien Godin. Les personnalités les plus en vue de notre ville assistaient à cette cérémonie.

« Alger-Etudiant » est heureux de féliciter les nouveaux époux et de leur adresser ses vœux les plus cordiaux.

Nous avons appris avec plaisir le récent mariage de notre excellent confrère Edmond Esquirol avec Mlle Gabriel Guillo.

Rappelons qu'Edmond Esquirol, directeur de « France-Afrique », fut jadis collaborateur d'« Alger-Etudiant » sous la présidence Prat-Esparey.

Nous prions d'accepter tous nos vœux de bonheur avec nos plus sympathiques félicitations.

Nous apprenons avec plaisir le mariage de notre excellent camarade Mélija Jean, étudiant en droit.

Toutes nos félicitations.

ETUDIANTES, ETUDIANTS,

La Maison des Etudiants est votre Maison. Donc, son Bar doit être votre Bar.

Vous y trouverez, dans un cadre charmant, les meilleures consommations à des prix très raisonnables.

ALGER ETUDIANT

Le Gala de la Chanson Estudiantine

Mercredi soir, la grande Salle des Fêtes de la Maison des Etudiants était parée pour recevoir dignement « Nobles Seigneurs et Gentes Dames » qui allaient venir en foule pour assister au Gala de la Chanson Estudiantine, organisé par « Alger-Etudiant », avec le concours des chansonniers Carlex et Max Hilaire du Coucou, de la diseuse marseillaise Mona Libert et de Marcel Dyrval, un jeune chanteur et danseur dont les débuts laissent entrevoir de beaux succès futurs.

Les sièges avaient poussé comme par miracle au parterre et au balcon. Un lourd rideau d'avant-scène masquait les machineries profondes et compliquées du théâtre et contribuait dans une large mesure à diminuer l'écho de cette salle spécialement construite pour le spectacle, au grand désespoir de King-Kong qui voyait s'évanouir les énormes espoirs qu'il avait fondés sur l'exhibition de son cri. Mais la vue des sandwichs, qu'on était en train d'installer à la buvette, le calma momentanément.

Cependant, Charoussat nommé pour la circonstance directeur artistique de la fête, s'affairait auprès de l'ami Carlex, afin de le mettre au courant des dernières roseries qu'il venait d'apprendre sur les petits copains.

Le général Bertrand-Laroche, impétueux comme une montée de séve et frais comme une rose, alignait ses chaises en un suprême tour de main.

9 heures... Exacte comme une vieille horloge, Mme Jacob fait son entrée triomphale, diadème au front et sourire aux lèvres. Appelée à la dernière minute par le baron de Rothschild, son illustre fiancé, elle s'avance, digne et pure, drapée dans son innocence comme une momie dans ses bandelettes. Reçue avec grande déférence par le colonel Urbanoff et ses cosaques, elle rejoint la place qui lui a été réservée, une fois la cérémonie du baise-main terminée.

La foule, lentement, s'était tue, car Charoussat venait de brancher les projecteurs, aidé dans cette tâche délicate par King-Kong, qu'on venait d'arracher avec peine au comptoir de M. Seban.

Mais voici Max Hilaire qui paraît sur l'avant-scène, où sont disposés un piano, une table et quelques chaises. Il nous souhaite la bienvenue, selon le vieil usage moyenâgeux. Puis il nous présente Carlex, chansonnier au Cou-Cou, qui, pour la circonstance, a revêtu le complet de velours du rapin. La classique lavallière et le bérêt de Charoussat. Mona Libert s'avance à son tour, parée, elle aussi, de la coiffure estudiantine, suivie de Dyrval.

En ouverture, les quatre compères exécutent quelques chansons estudiantines triées sur le volet, de façon à ne pas trop effaroucher la gente compagnie. Le succès est immense.

Mais, pendant cette entrée en matière, quelques lascars, au balcon, s'amuse à faire tourner les écrans colorés des projecteurs et misent sur les couleurs. Charoussat est dans tous ses états. Il se rend sur les lieux et peut heureusement rétablir les dosages de ses projections lumineuses.

Maintenant, c'est Carlex qui nous plonge dans l'atmosphère montmartroise, avec ses chansons détaillées avec beaucoup de malice. Mona Libert, la divette marseillaise, lui succède dans « M'as compris », une chanson de son terroir, « Les Nuits » du répertoire Trébor, et « Le Petit Nid » de Jean Rieux. Tous deux sont très applaudis.

Un sketch grivois, « Fâcheuse méprise », nous permet d'apprécier les qualités d'auteurs et de comédiens de Carlex et Max Hilaire. Mona Libert leur donne la réplique avec beaucoup de grâce et de naturel.

Cette scène repose sur l'erreur d'un brave Tarasconnais, de passage à Paris, en quête d'aventure... tarifié. Notre étourdi, croyant aller chez une dame dont les mérites lui ont été signalés, se trompe d'étage et est introduit dans le salon d'attente d'une dentiste. Il y fait la connaissance d'un grand malade, Max Hilaire, qui ne cesse de se tordre de douleur sur sa chaise. Une conversation s'engage, des plus cocasses. Carlex rend bien l'air ahuri du Méridional. Quant à Max, son tempérament nerveux convenait merveilleusement à ce personnage tourmenté par une rage de dent. Mona Libert, c'est la petite bonne, dégourdie et bien potelée.

Nous retrouvons ensuite Max Hilaire dans son répertoire du Lapin à Gill et du Coucou. « Les Amoureux » et « Les Parents », de Pierre Dac, obtiennent un gros succès. Puis, c'est « le Chat et la Saucisse », interprété

par l'auteur, et que toute la salle attendait depuis le début de la soirée. Cette petite histoire, dite gentiment avec le ton de la petite fille qui vient de gagner sa croix, est un véritable régal. Bravo, Max !

Et après les « Silhouettes modernes » de Kaur, voici ces fameuses « Nuances » de René Dorin, enrichies encore par la diction du chansonnier.

Entr'acte... Mme Jacob cherche des yeux le baron de Rothschild. Charoussat et Bertrand-Laroche, les deux artisans de cette fête de l'esprit, rayonnent au milieu du public, dans le grand hall. King-Kong, tout heureux d'être revenu à des joies plus matérielles, s'empiffre comme un gorille. Le président Richier circule présidentiellement, au milieu de tout ce monde, promenant son sourire déjà célèbre. Des jeunes filles continuent à placer des programmes, qui sont autant de billets de tombola.

En scène... Voici Carlex qui va nous chanter sa « Revue estudiantine ». Toutes ses victimes sont écorchées et leurs petites manies sont étalées sans pudeur sous les lampes électriques, pour la plus grande joie des spectateurs. C'est ainsi que nous avons appris que Taleb... mais chut ! Ne le noircissons pas davantage...

Après, un second sketch de Max Hilaire, « Un début au théâtre », c'est le moment de « la Chanson Express. Carlex demande un sujet pour cette chanson. Des centaines de bouches clament le nom de Mme Jacob. Avec une grâce toute juvénile, elle monte sur la scène et s'assoit dans un fauteuil triomphatrice de l'heure. Des rimes sont données par les spectateurs et une chanson grivoise et grisante est enlevée en un tour de main par Carlex. Elle est accueillie par un tonnerre d'applaudissements. Un étudiant monte sur la scène et offre des lis à notre Muse. Un photographe s'avance à son tour. Et, dans un éclair de magnésium qui ne voile que pendant un vingt-cinquième de seconde l'éclat de sa beauté, cet instant rare est immortalisé.

En fin de programme, c'est le Coup de Crochet, présenté pour la première fois à Alger par Carlex. Mme Jacob dit quelques pensées. Mais le crochet inexorable et profane l'entraîne derrière le rideau. Puis, les Cosaques du Colonel Urbanoff se font entendre dans deux œuvres de leur pays. Et divers chanteurs et danseurs affrontent tour à tour le jugement du public.

Le premier prix du Tournoi est décerné en ex æquo à « la Fauvette », pour ses chansons estudiantines, et à Bartolo, pour ses rumbas dansées et chantées.

Après le tirage de la tombola, le signal de la danse est donné par Carlex, qui se met immédiatement au piano, accompagné par les cliams de ses camarades.

Voilà une excellente soirée, comme nous aimerions en passer souvent. Toutes nos félicitations aux organisateurs et aux artistes. Et souhaitons que nos talentueux chansonniers restent encore longtemps parmi nous.
Gaston MARTIN.

UN DUEL

Samedi dernier, au cours du bal organisé dans notre Salle des Fêtes, la radieuse beauté de la comtesse de Jacobi provoqua un duel entre deux de ses soupirants : le marquis de la Couyemaulte et le vicomte de Peytebois.

Ces deux gentilshommes durent lutter au couteau, bien que ce mode de combat apparut comme indigne d'aussi nobles seigneurs et de la grande et gente dame, objet de ce double amour. Malheureusement, ils avaient laissé leurs épées au vestiaire et la préposée ne voulut le leur rendre que contre espèces sonnantes et trébuchantes. Or, comme ils étaient « fauchés » !... Le combat fut rude. L'assistance émue vit partir sur une civière le marquis de la Couyemaulte, grièvement touché à la fesse gauche, tandis que le vicomte de Peytebois, triomphant recevait de la belle le baiser et la fleur, prometteurs de félicités plus complètes !...

RHUM CHAUVET

LE LINCÉUL DE SABLE

Roman inédit de Robert MIGOT

Nous avons eu, voici quelque temps, le plaisir de publier une page remarquable de « Carmelo », le beau roman de Zanetti qui, on s'en souvient, obtint le Grand Prix Littéraire de l'Algérie. Nous sommes heureux de soumettre à nos lecteurs un fragment du nouveau roman — encore inédit — de M. Robert Migot, « Le Lincéul de Sable ». Ce passage — épisodique d'ailleurs — donne une idée très exacte de l'allure et de la tenue de ce roman qui paraîtra sous peu en librairie.

A. E.

...Le 11 novembre 1918 au matin, le 3^e Tirailleurs, la Compagnie Chardy, à laquelle comptait Doria, en avant-garde, pénétra dans la forêt de Trelon, se dirigeant sur Moustier-en-Fagne.

Un doux soleil d'automne luisait dans le ciel pâle. La forêt, blanche de neige, étincelait comme un palais de cristal. Les rayons se jouaient sur le givre, sur les stalactites innombrables, sur les troncs vêtus de frimas, sur les feuillages lamés d'argent, allumant dans le grand calme de l'air une féerie d'adamantine.

Le 33^e d'Infanterie dont c'était le tour d'éclairer la marche, avait chassé des taillis les derniers Allemands qui y tenaient encore ; la fusillade avait cessé ; le canon lointain grondait encore, mais sa voix sourde semblait faire partie du silence et l'on n'entendait que les pas lourds des soldats qui martelaient la route sonore.

Cà et là, des abattis encore frais témoignaient du passage des Barbares ; les troncs

mutilés montraient leurs blessures fraîches, leurs entailles cruelles, mais la nature voilait ces stigmates sous la blancheur virgine de la neige.

A grands pas, André Doria et ses hommes allaient sur la chaussée vitreuse où glissaient, les précédant, leurs ombres diaphanes et bleuâtres.

Parfois, un chêne gigantesque obstruait la route.

Alors, la petite troupe faisait un détour, détachait un tirailleur vers l'arrière, pour prévenir la compagnie de la difficulté rencontrée, coupait par le couvert, attentive à ne point s'arrêter, à surtout éviter de secouer les arbres aux branches desquels des engins meurtriers pendaient comme des fruits vénéneux.

Vers huit heures, l'avant-garde atteignit un étroit carrefour. Les obstacles y avaient été multipliés car, plus loin s'ouvraient de vastes espaces libres, s'étendaient des peuplements moins touffus ; les Allemands avaient élevé là une barrière suprême.

Il fallut marquer un temps d'arrêt...

Un coureur arriva de l'arrière, jeta, haletant, au lieutenant C... qui, avec Doria, dirigeait l'avant-garde :

— A onze heures, armistice, cessation des hostilités, le régiment « serrera sur la tête » pour rendre les honneurs !...

Surpris, l'officier, la pipe rivée entre les dents, le toisa :

— Bien, fit-il, vous pouvez disposer !

Et se tournant, sceptique, mais pourtant ébranlé, vers le sergent :

— Vous avez entendu ?... Vous y croyez, à ce « bobard » ?

— Sans doute !

— Bah ! d'ici onze heures, on a le loisir de donner contre-ordre !...

Le contre-ordre ne vint jamais.

A 10 h. 55, les compagnies ayant, selon les instructions, « serré sur la tête », le régiment fit halte sur un large plateau, en ligne déployée, face à l'Est, à l'Alsace-Lorraine reconquise, le drapeau au centre.

La radieuse journée d'automne se poursuivait, paisible et calme sur les bois givrés où le soleil coulait ses lents rayons obliques.

Des nuages ténus tendaient au ciel pâle leurs guipures. Le vent du Nord soulevait par intervalle les plus lourds de l'étendard, en battait la hampe noirecie de fumée, sifflait entre les baïonnettes.

Il planait un silence énorme, comme si les trois mille hommes réunis là, les nerfs tendus, le cœur haletant, avaient attendu, de ces minutes, un bien plus précieux que la vie...

Au loin, par delà les amoncellements de neige, les versants lustrés de glace, les rivières débordées, le duel des artilleries continuait, redoublait, semblait-il, d'acharnement furieux.

La guerre pantelait, agonisait, mais ne voulait pas encore lâcher prise.

Dix heures 58...

Le tumulte diminua, se fit plus sourd, moins nourri ; dans le formidable choc métallique, des voix, une à une, déjà se taisaient.

Une joie folle écrivait les hommes.

Le silence s'approfondissait : maintenant, ils retenaient leur souffle.

...59...

Le grondement devint un murmure, se scinda en explosions collectives, de plus en

plus éparses, grêles, bientôt imperceptibles...

Trois fois, une grosse pièce tonna seule...

Onze heures...

Le canon « s'éteignit »...

Alors, dans l'espace figé, les clairons sonnèrent « Aux Champs », en notes émuës, presque rauques, car le cuivre tremblait aux lèvres des soldats.

Les larmes se durcissaient sur les joues haletées : on atteignait au bonheur triomphal.

La « Marseillaise », soudain, éclata.

Comme sur l'ordre d'un chef d'orchestre invisible, les bataillons clamèrent l'hymne immortel de l'immortelle Nation et, ayant réveillé les échos, la forêt entière chanta avec eux...

Et ils n'étaient point nouveaux pour l'Argonne, ces couplets enflammés qu'elle avait entendu jadis hurler par les volontaires de la République, en des temps héroïques dont ses chênes centenaires se souvenaient encore.

Ainsi, les esprits des bois, en mêlant leurs voix claires à celle des vainqueurs, saluaient, une fois de plus, les guerriers qui avaient chassé les Barbares !...

Les strophes se succédaient.

Prodige inouï, beaucoup les savaient qui ne les avaient pas apprises, beaucoup qui se croyaient biaisés sur tout pleuraient d'une sainte émotion...

Et, aux plus sceptiques, il sembla qu'invisibles, mais flottant en foule ardente, en cohortes serrées, autour de l'emblème incliné, des baïonnettes dressées pointe au ciel, étaient revenus vers eux et bénièrent leur victoire, le colonel François de Gouvello, les chefs de Bataillon Bigotte, Biard, Peyron, les seize capitaines, les quarante-cinq lieutenants ou sous-lieutenants, les trois mille cinq cents sous-officiers, caporaux et soldats morts pour la sauvegarde de la Patrie et la perennité de la civilisation sous les plis du drapeau du 3^e Régiment de Tirailleurs Algériens !...

ROYAL KEBIR
VIN RENOMMÉ D'ALGÉRIE

Deux Conférences de M^{me} Dussane

Héroïnes de Racine — Médecins de Molière

Le temps et la place m'ont manqué pour exprimer, dans notre dernier numéro, l'immense intérêt des deux conférences que donna dernièrement, aux Beaux-Arts, Mme Dussane, sociétaire de la Comédie-Française. Je m'excuse de ce fâcheux contre-temps. Il est, certes, un peu tard pour en entretenir nos lecteurs. Je ne puis pas cependant ne pas m'arrêter un instant à ces deux belles séances où se donna libre cours le talent merveilleux de la plus spirituelle « soubrette » du répertoire.

✱

La première causerie fut, par Mme Dussane, consacrée à ces quatre héroïnes si caractéristiques du génie racinien : Andromaque, Agrippine, Bérénice et Phèdre. Avant que d'analyser leurs réactions, la conférencière montra, après Boileau, combien Racine fut « inquiet, jaloux, voluptueux ». Et ceci explique bien des psychologies de son théâtre.

Andromaque, écrite par son auteur à 27 ans, est la tragédie de la jeunesse. Pour preuve, Mme Dussane nous lit quelques tirades de l'œuvre. Elle nous prévient, exquise modeste, qu'elle n'a pas eu, dans son emploi au Français, le loisir de cultiver la déclamation tragique. Les vers passionnés qu'elle nous dit en demi-teinte prennent ainsi un visage nouveau qui a, au moins, autant de vie que les longs hurlements de la tragédienne traditionnelle.

Andromaque, la plus touchante femme du théâtre classique, est la douceur, le sacrifice en face de la brutalité et des intrigues.

De sa rivalité avec Cornélie, devait naître, chez Racine, le désir de traduire lui aussi, à la scène, la grandeur romaine. Mais ce qui, pour le premier, était une patrie lyrique, ne sera, pour le second, qu'un champ d'expériences, et son cerveau tourmenté lui fera préférer la Rome corrompue de Néron à la cité rude et vertueuse d'Horace. Et c'est « Britannicus », où apparaît l'étrange Agrippine, à la fois basse et majestueuse, criarde et géniale.

Quant à Bérénice, elle est « le Polyeucte de l'amour ». Ici, Racine avait voulu encore, comme son vieil ennemi Cornélie, silhouetter des personnages plus nobles. Son propre génie, heureusement, a été plus fort que sa volonté.

Enfin, après avoir caractérisé, en traits heureux, la vie sentimentale de Racine, Mme Dussane en vient à Phèdre, qui est incontestablement une création racinienne, par son besoin chrétien de confession.

En une péroraison passionnée, l'exquise comédienne exalte l'intense vie d'une telle œuvre et nous montre comment Racine sut mourir dans une grande paix d'esprit, après s'être libéré des épigrammes, des luttes et des intrigues qui « empoisonnèrent » la plus grande partie de sa carrière.

« Des médecins de Molière au docteur Knock ». Tel était l'objet, combien riche, de la seconde séance. On sent, dès le début, que la conférencière est ici, non pas plus à l'aise (car une aussi parfaite artiste sait s'adapter à tous les états d'âme), mais qu'elle peut laisser jouer sa personnalité théâtrale et littéraire dans l'élément même qui est sa raison d'être. Bref, nous abordons ici au pays de l'esprit et de la raillerie.

Toutefois, et Mme Dussane tient à le préciser : pas plus que Molière, elle ne mettra de méchanceté fardée dans son propos. MM. les médecins qui sont dans l'assistance ont repris le sourire. D'ailleurs, la spirituelle sociétaire n'a pas les mêmes motifs que Molière à ne pas toujours chérir les médecins. Celui-ci, en effet, malade à peu près permanent, ne fut guère soulagé, malgré les multiples clystères et saignées que lui infligèrent les docteurs de son temps. Et après avoir situé au moyen-âge les origines de la satire qui a lancé ses flèches contre la gent médicale, Mme Dussane fait revivre, devant l'auditoire ravi, par une série de lectures ou plutôt d'interprétations des comédies de Molière, ses silhouettes de docteurs les plus typiques.

Tour à tour, défilent devant nous « le Médecin malgré lui », « l'Amour médecin » et surtout « le Malade imaginaire », chef-d'œuvre du genre.

Compte tenu de l'évolution des mœurs et de la science médicales, les fantoches à cape pointu et à longue robe animés par Molière (sous leur angle le plus grotesque, mais aussi le plus odieux !) sont de tous lieux et de tous temps. Jadis, comme aujourd'hui, il y a de bons et de mauvais docteurs, des apôtres et des charlatans. Molière, aussi bien que Jules Romains, avec son « Docteur Knock », cynique et m'as-tu vu, n'ont représenté que les seconds. Et une fois de plus, l'auteur comique aura, par le rire, tendu et parfois réussi à châtier les mœurs beaucoup plus sûrement que par l'attaque directe ou par le drame. C'est pourquoi, dans le débat qui nous occupe, on préférera, parmi les modernes, la fantaisie parfois cruelle de Jules Romains à l'analyse trop dure, trop abstraite de François de Curel et de sa « Nouvelle Idole », qui a, par ailleurs, les qualités d'une tragédie cornélienne.

Il est, je crois, inutile de redire combien ont valu, à Mme Béatrice Dussane, de braves sincères et enthousiastes ces deux conférences particulièrement brillantes. C'est déjà un miracle suffisamment probant pour les possibilités du sexe d'en face que tant d'esprit, d'intelligence et de grâce se soient rencontrés en une seule femme.

Pierre CHAROUSSET.

Avec M. Nicolas Kostrukoff

chef des Cosaques du Don

Au bar de la Maison des Etudiants. C'est l'heure sympathique et digestive de l'après-déjeuner. Renée Péliissier du Besset, bibliothécaire, Gaston Martin et votre serviteur reçoivent, au nom de l'A.G. et d'« Alger-Etudiant ». M. Nicolas Kostrukoff. L'éminent chef des Cosaques du Don - Platoff, cette magnifique phalange vouée au culte d'un art suprême, a bien voulu, guidé par Sandra-Mario, la grande cantatrice algérienne, venir nous apporter, en cette maison de la jeunesse algérienne, l'hommage de son amitié.

Dans le décor charmant, dont étudiantes et étudiants ont vite apprécié l'heureuse harmonie, nous nous insalions autour d'un guéridon, dans les vastes fauteuils. Et, cependant que s'exhalent les aromes contrastés des liqueurs et du café, Gaston Martin, armé de son Leica, photographie à tour de bras, tandis que je fais subir à M. Kostrukoff la torture rituelle du questionnaire.

Comme tous nos visiteurs, M. Kostrukoff admire beaucoup notre maison, aime les étudiants et leurs efforts. Il ignore les subtilités de notre langue, ce pourquoi il nous dit sa pensée avec des mots simples, directs, tantôt lui-même, tantôt par le canal de son secrétaire. C'est d'autant plus sincère que notre interlocuteur ajoute avoir fréquemment jadis l'Université de Prague pour être ingénieur des Mines.

Le sort en a voulu autrement de par une révolution inutilement cruelle qui a brisé tant de vieux cœurs, mais aussi tant de jeunes énergies.

M. Kostrukoff regrette-t-il cette carrière abandonnée ? Oui, sans doute ! Mais enfin, on comprend à ses déclarations, et aussi à ses silences, que si le folklore lyrique russe a été, au début, pour lui et ses camarades, un moyen de subsister dans l'injuste exil, ils se sont aujourd'hui recréés une personnalité nouvelle dans leur art, dans leur œuvre grandioses.

M. Kostrukoff précise, à ma demande, que la chorale qu'il dirige a été créée il y a neuf ans. Son effectif, actuellement de 25 individualités, a été, en partie, renouvelé. Elle comprend un registre très étendu de voix depuis les ténors jusqu'aux basses, ces impressionnantes voix de basse comme en connaît seule la Russie.

Une de ses plus belles recrues est M. Tchaguine, remarquable baryton. La troupe compte aussi quelques danseurs souples et athlétiques.

Et M. Kostrukoff ajoute combien la troupe des Cosaques et lui-même ont été heureux de l'accueil bienveillant et compréhensif du public nord-africain. Partout, ils ont connu le succès, dans les départements d'Alger et d'Oran ou au Maroc, dont ils viennent en attendant de

terminer leur tournée sur de nouveaux triomphes en Tunisie, en Corse, dans la France méridionale.

On constatera avec plaisir que le public sait discerner les vraies valeurs des «ersatzs» plus ou moins réussis que les accompagnent comme autant de parasites faméliques. Des faux Cosaques, en a vu des quantités. Ce pourquoi M. Kostrukoff insiste sur l'authenticité de leur groupe et veut bien nous communiquer quelques notions essentielles sur l'exact sens d'une telle terminologie.

Le Cosaque est tout simplement le naturel de la province du Don, affluent du Dniepr. Il est à la Russie ce que peut être le Breton, l'Alsacien ou l'Auvergnat à la France.

Son caractère militaire est né de ce qu'il habita toujours une province frontalière de l'Empire russe. Ce qui explique l'éducation militaire à quoi depuis des temps immémoriaux, sa population mâle a été soumise, afin de résister aux attaques de voisins turbulents.

Mais l'heure avance. M. Kostrukoff, appelé par des besoins très nombreux doit à son grand regret, nous quitter. Auparavant il tient encore à nous exprimer sa grande affection pour la France, pour Alger et sa jeunesse studieuse. Que le grand artiste veuille bien croire combien nous sommes sensibles à de tels sentiments.

P. Ch.

P.-S. — Dimanche 22 avril, le Chœur des Cosaques du Don, qui avait déjà été acclamé le mois dernier à l'Opéra de notre ville, a donné à la Cathédrale d'Alger un concert de musique religieuse russe. La vieille et vaste basilique était pleine à craquer d'un public qui a vibré aux magnifiques élans mystiques de ces voix riches et graves.

SALON JOINVILLE
12, Rue Joinville, 12
Service Rapide et Soigné
pour MM. les Etudiants

●●

D	Coiffure et
A	tous soins
M	de la che-
E	velure par
S	spécialités



Une scène de « MONSIEUR BEBÉ » qui sera projeté bientôt à Alger dans sa version originale (Maurice CHEVALIER et Bébé LEROY).

IMAGES

CRITIQUE DES FILMS

PAR GASTON MARTIN

PROGRAMME

OPERA MUNICIPAL

Bientôt :

MISS PARIS 1934
LES CHANSONNIERS
CARLEX et MAX HILAIRE
du Cou-Cou et
du Lapin à Gill

CASINO MUSIC-HALL

La troupe A. TURCY-GARNIER
présente la brillante opérette
L'AVENTURE DE CELINE

LE COLISEE

Permanent de 13 h. à 20 heures
Soirée avec location, à 21 h. 15
Dernières représentations
du jazz français

ROLAND DORSAY et ses CADETS et du film

« NE SOIS PAS JALOUSE »
avec Carmen BONI et André ROANNE

A partir de vendredi,

LE FILM INTERDIT EN ALLEMAGNE

Catherine
de
Russie

NOUVEL-OLYMPIA

Permanent de 13 h. à 20 heures
Soirée avec location, à 21 h. 15

Un film plein de vie
de tendresse et d'amour

Un mauvais
garçon

avec CLARK GABLE, CAROLE LOMBARD
et DOROTHY MAC KAIL



Lena RIEFENSTHAL
la vedette du beau film Universal
« S.O.S. Iceberg »

MASQUES DE CIRE (Warner Bros)

Un film en couleurs ? — « Encore des teintes crues, fausses, du barbouillage et des photos floues », pensai-je avant d'aller au Colisée. Mais dès les premières images je fus enthousiasmé. La promenade dans le musée de cire, la ruelle sombre sous la pluie, les flammes chaudes de l'incendie, les visages de cire se décomposant dans la fournaise, tout montre une perfection inouïe dans la technique du cinéma en couleurs. La peau n'est peut-être pas rendue encore avec toutes ses teintes délicates, mais un grand progrès a été fait à ce sujet.

« Masques de Cire » est aussi un film d'épouvante : autre raison qui m'incitait à m'en méfier. Mais le scénario est tellement bien construit que cette histoire de terreur ne nous choque jamais et que le spectateur est tenu en haleine jusqu'à la fin.

L'action se passe dans le vieux Londres. Ivan Igor (Lionel Atwill), sculpteur de grand talent, expose ses statues de cire dans un musée qu'il a monté avec un commanditaire. Mais les visiteurs se font rares et les deux associés ne peuvent rentrer dans leurs frais. Aussi le commanditaire propose-t-il à Igor d'incendier le musée afin de toucher la prime d'assurance. Le sculpteur refuse. Une discussion s'élève, puis les deux adversaires en viennent aux mains. Au cours de la lutte, le commanditaire met le feu au musée et Igor tombe évanoui.

Plus tard à New-York... Des personnes meurent mystérieusement et leurs cadavres disparaissent de la Morgue. Une jeune journaliste, Florence (Glenda Farrell) décide de mener une enquête. Or, un musée de cire vient de s'ouvrir en plein centre de la ville. Igor infirme est dans un fauteuil roulant et surveille le travail de ses aides, car ses mains atrocement brûlées ne lui permettent plus d'exécuter ses œuvres lui-même. Au cours d'une visite au musée, Florence est frappée par la ressemblance d'un sujet de cire avec une artiste disparue. Son amie Charlotte (Fay Wray) attire l'attention d'Igor qui, trouvant en elle une ressemblance avec Marie-Antoinette, lui propose de venir poser dans son atelier. Charlotte va au rendez-vous fixé. Elle reste seule avec Igor qui se jette sur elle et l'attache sur une table, sous un appareil qui doit projeter sur son corps de la cire en fusion de façon à en faire une statue de cire qui sera une reproduction fidèle de Marie-Antoinette.

Mais il est évident qu'elle est sauvée juste à temps, au moment où elle va mourir étouffée et brûlée par une pluie de cire chaude.

Comme on le voit, le scénario est assez puéril. Mais la réalisation en est splendide et fait honneur au cinéma américain.

REMPLISSAGES

En première partie du programme de l'Alhambra, pour nous faire patienter en attendant « Boudu sauvé des eaux », le très aimable M. Joseph Seiberras eut l'idée de nous gratifier d'un dessin animé dû à la désinvolture d'un dessinateur anonyme, d'un bon disque d'orchestre symphonique interprétant « Le beau Danube bleu », et d'une élucubration misérable des chansonniers Dorin et Colline, mise en scène par Cavalcanti.

Du dessin animé, que dire, si ce n'est qu'il fait partie d'une série qui déshonore le genre. Pour ce qui est du « Beau Danube bleu », il est inadmissible qu'il existe encore des directeurs de salle osant, dans les grands établissements, présenter ces grimaces et gesticulations de chefs d'orchestre accompagnées de gros plans de violoncelles et de clarinettes, et cela pendant dix bonnes minutes. Quand nous payons notre ticket de cinéma, nous voulons voir du cinéma et non entendre un disque que nous pouvons faire tourner chez le premier marchand de phonographe. Et puis que nous importent des têtes de musiciens plantées dans une forêt d'archets ? Finies, au cinéma, ces petites tromperies sur la qualité de la marchandise.

Laissons aux premiers âges du parlant ces groupes de musiciens qui relèvent plutôt des photographes pour noces et banquets.

Quant au film « Montmartre qui tourne », que Cavalcanti a mis en scène, sous la direction des chansonniers Dorin et Colline, il constitue une mauvaise action. Car, dans sa médiocrité, il discrédite tout Montmartre et les chansonniers. Et c'est Colline qui a fait ça ? Et c'est Dorin ? Je souhaite pour eux qu'ils aient été poussés à manigancer ces imbécillités par un besoin pressant de gagner de l'argent ; dans ce cas ils ont été odieusement exploités par un gros brasseur de pellicule, et leur probité artistique sort à peu près intacte de l'aventure. Mais je n'ose penser qu'ils aient pu composer ce film lamentable en toute lucidité, avec un cerveau sain, libre de toute grisurie de richesse.

BOUDU SAUVE DES EAUX

Du très bon Michel Simon, avec de belles photos pleines de vie et de lumière. Cependant : quelques fautes de découpage et de montage empêchent le film d'être un petit chef-d'œuvre.

Le sujet était en or. Un gueux, Boudu (Michel Simon), hirsute et crasseux, vient de perdre son chien. Désormais il erre seul dans les parcs de Paris, sur les quais. Dégoûté de la vie, il se jette dans la Seine. Il est repêché par un brave libraire, Lestingois, qui l'adopte. René Fauchoux, qui a écrit la pièce d'où est tiré le film, a trouvé là une situation pleine de richesse. Ce Boudu, cette espèce d'ours des cavernes lâché dans cet intérieur calme de bons bourgeois, constitue une antithèse d'où pouvait sortir une œuvre étonnante.

Mais tel qu'il est, le film offre déjà une matière suffisante pour que Michel Simon puisse donner libre cours à son grand talent. Il y est prodigieux. Visqueux à force d'être mou, paresseux, sale, fruste, il traîne sa masse inconsistante à travers des pièces propres, nettes, parmi les meubles bien raides contre les murs, bien à leur place, toujours la même parce que longuement et mûrement décidée. Tout était tranquille, tout était propre avant son arrivée. M. Lestingois couchait avec la bonne ; Mme Lestingois n'en savait rien. Mais Boudu est tombé là comme un gros caillou dans une mare. Tout est maintenant en désordre. Le parquet brille de mille crachats, la nappe est souillée par le cirage, M. Lestingois ne peut plus coucher avec la bonne. Boudu dérange tout, observe tout. Il taquine les femmes de M. Lestingois, épouse et maîtresse. Pris sur le tard par le démon de la coquette, il se fait raser sa grosse barbe. Il ne garde que des moustaches coupées à la mousquetaire. Il est beau. Il fait la conquête de Mme Lestingois, ce qui porte bonheur à son mari, puisque celui-ci est décoré le jour même de la médaille de sauvetage pour avoir repêché Boudu. Et, comme il y a de la chance pour tout le monde, Boudu gagne une forte somme dans une loterie et se marie avec la maîtresse de M. Lestingois. Mais il préfère encore ses hâillons et sa vie nonchalante de grand air à l'existence bourgeoise. Il s'en va, sans prévenir personne.

Le film a été mis en scène par Jean Renoir, qui avait déjà dirigé Michel Simon dans « La Chienne ». Jean Renoir a beaucoup de talent, mais il a une certaine tendance à la nonchalance dans son style, qui gâche parfois l'harmonie de ses œuvres.

NANOUK L'ESQUIMAU

Un documentaire vieux de neuf ans : un chef-d'œuvre. Réalisé par Flaherty qui vécut pendant de longs mois la vie du pôle, ce film est le plus vivant et le plus étonnant documentaire qu'on ait jamais présenté. Pas de bavures, pas de points morts, pas de chiqué dans le jeu des indigènes et dans l'agencement des scènes (ce qui était le cas pour les « Mangeurs d'hommes », par exemple). De plus, la photo n'a pas vieilli comme celle de

« l'Atlantide », de Feyder. Des vues sublimes.

Le film se propose de nous faire assister à la vie de la famille Nanouk, rien de plus. Chasses, pêches, construction d'un igloo, vie dans l'igloo : voilà quels sont les éléments qui ont servi à réaliser cette œuvre magnifique. Le manque de place m'empêche de m'étendre sur le film, mais je ne veux pas passer sous silence les dernières images qui nous montrent la famille de Nanouk fuyant sous une tempête de neige et s'abritant dans un igloo abandonné. Tout le monde s'enferme bien au chaud, alors que les chiens restent dehors immobiles, couverts de neige, semblables à des animaux pétrifiés, hurlant sous la rafale.

Le film nous est présenté sonorisé et commenté : une bonne idée à retenir. Pourquoi ne pas sonoriser les grands chefs-d'œuvre du cinéma comme « Le Cabinet du Docteur Caligari » ou « La Charrette Fantôme » ? Tant de spectateurs ont la nostalgie du bon vieux cinéma que des entreprises de ce genre connaîtraient certainement le succès.

LA BELLE DE NUIT

(G.F.F.A.)

Voici l'œuvre d'un metteur en scène dont je lisais le nom pour la première fois, Louis Valray, et qui s'est révélé très bon cinéaste. D'autre part, le titre agaçant du film m'incitait peu à aller le voir. « Belle de Nuit » est un très bon film, que tous ceux qui aiment le cinéma doivent connaître. M. Louis Valray a su choisir dans le texte de Pierre Wolff ; et il nous donne ainsi un dialogue remarquable, précis, brutal même parfois, sans craindre les mots hardis. De même pour ses images. Il y a des passages d'un pittoresque délicieux, comme celui où l'ex-institutrice, marchande d'amour vient chercher son parapluie dans la chambre d'une collègue, et celle où la même ex-institutrice reçoit dans son alcôve un jeune candidat au bachot, tout tremblant à la pensée des colles qui pourront lui être posées le lendemain.

Le scénario est très simple : un homme est trompé par son meilleur ami. Il abandonne sa femme et voyage pour oublier. A Toulon, dans les bouges, il fait la rencontre d'une dame galante qui ressemble étrangement à sa propre femme. Dès lors, il tient sa vengeance. Il lance cette fille dans le grand monde et s'arrange pour que son ami en devienne amoureux fou. Puis, quand tout est bien amorcé, il lui dévoile la véritable condition de sa maîtresse.

Le double rôle de la femme mariée et de la prostituée est tenu par Vera Korène, qui est une artiste de grande classe. Elle a parfois des immobilités qui font penser aux héroïnes morbides de Fabst. Les hommes sont également à la hauteur de cette belle production.

LE PLOMBIER AMOUREUX

(M.G.M.)

L'action se passe en Espagne. Au début, nous voyons, dans l'obscurité d'un atelier de plombier, un pauvre bougre penché sur un étai et entouré d'une gerbe d'étincelles. La lampe à souder à la main, il se redresse et nous reconnaissons alors le masque impassible et douloureux de Buster Keaton. Il dessert son étau et examine la pièce de métal qui lui donnait tant de mal : son briquet.

Voilà un gag qui fait bien présumer du film. En réalité cette bande fait passer un moment agréable, bien que les trouvailles comiques n'y fourmillent pas.

Buster a comme comparse Jimmy Durante, au gros nez réjouissant et à la blague inarrissable. Il paraît que Jimmy Durante est célèbre en Amérique. Mais avec le doublage, essayez d'avoir une idée de la vraie valeur d'un artiste ! Le doublage du « Plombier amoureux » est d'ailleurs fort mal fait.



Une scène du « PLOMBIER AMOUREUX » un des meilleurs « Buster KEATON » qui vient de quitter l'affiche du Régent après une semaine de succès. (Cliché Métro-Goldwyn-Mayer)

Nous sommes Champions d'Alger

Samedi dernier, au Stade municipal, devant d'assez nombreux spectateurs, nous avons battu le Raquette-Club par 2 buts à 0. Il nous reste encore un match à jouer, mais le résultat de ce match ne peut en rien changer le classement du championnat, et le titre de champion nous échoit pour la première fois, et ce, indiscutablement, puisque nous n'avons pas perdu un seul match, tant à l'aller qu'au retour.

Donc, samedi, le match était gros de conséquences pour nous, ce qui explique que nos joueurs, en première mi-temps, ne purent s'imposer, car jouant trop nerveusement. Mais nous devons signaler que le Raquette-Club fournit, durant cette mi-temps, un jeu très rapide, très ardent. Mais le manque de shoot de ses avants ne lui permit pas de concrétiser son avantage territorial.

En seconde mi-temps, le Raquette-Club se ressent de ses efforts et, bientôt, Jusserand ouvre le score.

Nous dominons toujours et, sur faute du goal adverse, l'arbitre nous accorde un pénalty qui est transformé impeccablement par Willenreuser.

Dès lors, la partie est jouée et plus rien n'est ajouté à la marque.

La fin est sifflée par MM. Cavallé et Fa-



beron, qui arbitrèrent avec leur impartialité habituelle.

Les meilleurs, au R.U.A., furent : Cardinet, Coudray et Willenreuser.

R.U.A. bat I.A.A. par 1 but à 0

Ce match qui opposait, sur le Stade Municipal, le champion 1933 et le champion 1934, ne pouvait influer sur le classement, mais nous avions à cœur de terminer notre championnat

très égal, mais nos attaques paraissent mieux conçues et mieux conduites.

La mi-temps survient sans que rien ne soit marqué. Le début de la deuxième partie du jeu est terne, la balle se tient surtout au centre et voyage d'un camp à l'autre. Cependant, le R.U.A., sentant approcher la fin, force l'allure. La fatigue se fait d'ailleurs sentir chez les agricoles et ceux-ci sont alors largement dominés. La balle centrée de l'aile gauche est reprise par Chini. Le goal arrête cependant la balle mais perd l'équilibre et Jusserand, qui a suivi, marque l'unique but. Encore quelques corners concédés par l'Institut et la fin est sifflée.

ECHOS DE HOCKEY

Quelques statistiques : Sur 8 matches de championnat, notre équipe a eu 2 victoires, a marqué 18 buts et en a concédé 2. Les buts ont été marqués par les joueurs suivants : Jusserand, 7; Chini, 6; Willenreuser, 2; de Montalembert, 1; Saurat, 1; Chauveau, 1. Les 2 buts qui nous ont été marqués l'ont été l'un par le Raquette, l'autre par l'Institut.

Il est question d'organiser un match entre l'équipe du R.U.A. et une sélection des autres clubs. Nos hockeyeurs n'auront rien à envier à leurs camarades de l'Assoce.

Dès que les derniers matches du championnat qui restent à jouer, l'arbitrage, le R.U.A. fera disputer sa Coupe annuelle.

Roland DORSAY et ses Cadets

par Henri ROSSOTI

Nous sommes tellement privés de ce genre de musique, qu'à l'annonce de l'arrivée des Dorsay, nous avions bâti et démolit cent orchestres dont, pourtant, un ne ressemblait aux Cadets que Roland Dorsay nous a présentés, tant celui-ci dépassait notre rêve.

Après un film assez gai et un entr'acte assez long, les spectateurs sont là, légèrement endormis et goûtant avec béatitude cette douce chaleur des salles de cinéma au printemps, lorsque, derrière le grand rideau gris, un appel de cuivres et de saxos aux chaudes sonorités réveille la salle et la transporte presque sans transition dans une atmosphère de rythme et de gaieté; et le rideau s'ouvre sur treize jeunes gens aux visages sympathiques et dont les yeux, pétillants de malice, vous promettent un tas d'amusements qu'ils tiendront tout à l'heure.

Avec « Shuffle off to Buffalo », vous êtes immédiatement dans l'ambiance qu'a voulu créer Roland Dorsay, et il faut avouer qu'il y a pleinement réussi, depuis les costumes « Eton » blancs, qui donnent à l'orchestre cette fraîcheur et cette jeunesse, jusqu'aux plus petits détails qu'il a si bien assortis.

Les sketches se succèdent dans un ordre parfait : gais, sentimentaux, burlesques, renouvelant sans cesse l'intérêt, le forçant presque par l'ardeur avec laquelle ils sont exécutés.

Dix violons jouent une valse langoureuse, trois danseurs à claquettes dansent avec un rythme de « step dancers de Harlem », puis une fanfare municipale fait son apparition, saluée par une bordée de rires, et nous voilà revenus dans le jazz avec « Mingle Call Rag » et « Sait Louis Blues ». Une imitation de Janette Mac Donald et de Joséphine Baker par l'extraordinaire Cirasse refait un crescendo de gaieté jusqu'à l'apothéose du rire par une imitation d'opéra où tout l'orchestre, son chef en tête, est irrésistible.

Tout cela est exécuté avec une musicalité parfaite, un souci de la mesure dans les ensembles qui ne sont ni surchargés de mouvements désordonnés, ni trop rythmiques.

Mais je m'aperçois que j'étais venu pour critiquer et que je ne fais que des louanges. C'est que les Cadets ont renversé le proverbe à leur profit, et, à les entendre, on croirait que l'art est facile, et les critiques devient très ardu. Néanmoins, nous allons tâcher de trouver la petite bête; mais puisqu'il n'y a rien à faire dans la salle, allons dans les coulisses entendre les doléances du chef ou des musiciens : nous verrons bien où le bât blesse...

Questionnons d'abord adroitement le garçon de scène :

« Alors, mon vieux, on vous fait travailler en plus ?... Ça ne doit pas être rigolo... »

« Comment pas rigolo !... Mais je voudrais qu'ils restent ici un mois : ils sont si amusants... »

— Ah !...

— Oui... et quand ils ont fini d'amuser les autres, c'est entre eux que ça se passe.

— Ah ! ah !...

— Vous voyez, à mon avis, ils font ça pour l'amour de l'art; ils ont l'air de si bien s'entendre...

— Tant pis ! »

Je plante là mon garçon de scène ahuri et vais trouver Cirasse entre deux numéros :

« Alors, content ?... »

— Euh... (Ça y est, je tiens le bon bout !)

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Fatigué ?...

— Euh... Non... »

J'insinue avec un petit air doucereux :

« Des disputes dans l'orchestre ?... »

— Jamais, mon vieux; jamais. Mais nous faisons trois services par jour et je n'ai pas le temps de visiter Alger, qui me paraît si jolie... »

Et Cirasse, son petit bout de mégot dans le coin de la lèvre, me laisse avec mon papier, que je ne peux arriver à terminer. Allons donc voir le Chef !...

J'arrive au moment où le rideau tombe. Un tonnerre d'applaudissements; le rideau se lève et retombe et les Cadets poussent presque dehors Roland Dorsay, qui ne veut pas saluer tout seul. C'est un timide, voyez-vous, un timide très modeste, puisqu'il me dit : « Pourquoi saluer tout seul ? Nous sommes treize à l'orchestre et je ne dois pas être seul à recevoir des applaudissements que tout le monde mérite... »

— En effet, tout le monde mérite des applaudissements, dans votre orchestre ; mais vous, plus que tout autre, cher Monsieur Dorsay, car vous avez su grouper autour de vous douze jeunes hommes pleins de bonne volonté et vous avez su les stimuler par votre entrain, par... »

Mais Roland Dorsay s'éloigne, car sa modestie est mise à une rude épreuve.

Impressions d'Allemagne

Par Jacques BELLETESTE

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro la fin du reportage de notre collaborateur, qui nous parlera, cette fois, des « Etudiants allemands ».

A. E.

ETUDIANTES, ETUDIANTS,

ALLEZ BOUQUINER

à « NOSTRE DAME »

Alger - 37, Rue Michelet - Alger

ROYAL KEBIR
VIN RENOMMÉ D'ALGÉRIE

TOURISME UNIVERSITAIRE

La Section de Tourisme de l'Association Générale des Etudiants de Paris, organise cet été plusieurs voyages. Entre autres :

1° Du 24 juillet au 6 août, voyage au Danemark avec excursions en Suède.

Classe touristique en bateau.
2° classe en chemin de fer, en France et en Belgique.

3° classe au Danemark.

Fr. 1.430.

2° La Norvège, ses Fiords, ses montagnes, son soleil de minuit, voyage de 13 jours, départs les 18 et 25 juillet :

1° classe en bateau aux excursions.

Classe touristique sur le bateau.

2° classe en chemin de fer, en France et en Belgique.

3° classe en Norvège.

Fr. 1.825.

3° Les Fiords de la Norvège, du 8 au 13 août, voyage d'études au Canada et aux Etats-Unis.

1.050.

Plus amples renseignements seront donnés à toute demande accompagnée d'un timbre, adressée au docteur Henri Netter, directeur de la revue « L'Hygiène par le Tourisme », président d'honneur de la Section de Tourisme, 104, boulevard Saint-Germain, à Paris, 6°.

Nous rappelons que l'abonnement à la revue « L'Hygiène par le Tourisme » n'est que de 3 fr. pour les membres des Associations Générales d'Etudiants.

Compte chèques postaux 895-22.

ECLAIR D'ETERNITÉ

Par cette chaude nuit,
Sous la lune indolente,
Ton regard m'a séduit,
O furtive passante !
O furtive passante !

Je suis au regard
L'ombre de l'avenue,
Quand soudain, par hasard,
O ma belle inconnue,

Un tien parfum soyeux,
Où le désir s'aiguise,
A dévié mes yeux
Vers ton image exquise :

O corps d'Eternité !
La splendeur de ta ligne
Joignait à la beauté
La noblesse du cygne.

Et quand tu vins vers moi,
Dans la nuit silencieuse,
Quand je fus près de toi,
Superbe et mystérieuse,

Taillés divinement
Dans le cristal des larmes,
Comme deux diamants,
Comme deux nids de charmes,
Tes yeux, tes grands yeux bruns,
Pendant quelques secondes,
M'ont versé les parfums
Du plus joli des mondes...

Ton regard m'a séduit,
O furtive passante !
Par cette chaude nuit,
Sous la lune indolente.

Georges BECKER

BIBLIOGRAPHIE

« LE MONDE COLONIAL ILLUSTRE »

37, rue Marbeuf, Paris (8°)

Envoi de spécimen gratuit sur demande
Abonnement : 50 fr. par an

SOMMAIRE DU N° 128 - AVRIL 1934

1. En marge, par Stanislas Reizier.
2. En attendant le nouveau ministère de la France d'outre-mer; l'opinion de M. Henry de Jouvenel, par Essaire.
3. Pierre Laval à la recherche d'un annuaire des Colonies, par L.-L. Gautier.
4. Mariage d'empereur; mariage d'amour, par Leon Bureau, 5 photos.
5. Le Sahara au Trocadéro, par Paul Eydoux, 6 photos.
6. Le nouveau gouverneur général de l'Indochine, 4 photos.
7. M. Chatel (secrétaire général de l'Indochine), 1 photo.
8. Un tour en ville : Marrakech, par Paul Henri, 8 photos.
9. Cathédrales d'Asie, 9 photos.
10. L'Afrique qui naît, par Biondel.
11. La Guadeloupe demande de l'eau, par Barrabé, 4 photos.
12. La première Foire-Exposition d'Abidjan, 1 photo.
13. Le réveil de la Guyane, par un Vieux Guyanais.
14. Nos Sénégalais au Maroc : la vie d'un bataillon, par un Errant, 7 photos.
15. A Madagascar : M. Cayla et le régionalisme, par Marius Ary Leblond.
16. Visions d'art à Madagascar, par Raymond Savignac, 3 photos.
17. Un assaut vigoureux en faveur du Transsaharien, par Viatos.
18. Un cyclone à Mananjary, 2 photos.
19. Propos du Hargneux, par Bagheera (Le Tchad caricaturé).
20. L'équipement de nos Colonies, par E. du Vivier de Sirel.
21. La navigation fluviale et côtière aux Colonies, 6 photos.
22. Le barrage de Bakhadda.
23. Les Livres, par Le Chartiste.

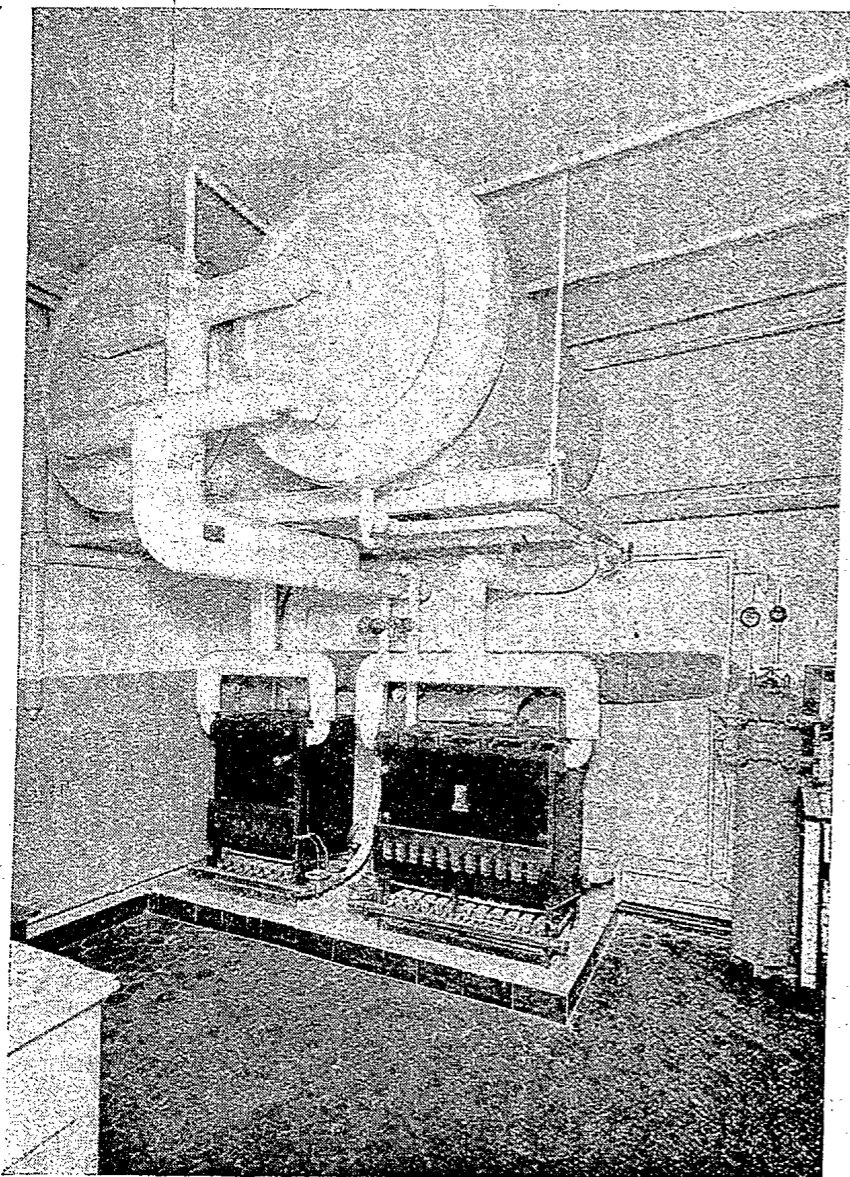
ON TROUVE LES PLUS BELLES
EDITIONS DE LUXE

à « NOSTRE DAME »

Alger - 37, Rue Michelet - Alger

ROYAL KEBIR
LE DOYEN DES VINS FINS
D'ALGÉRIE

Les Etudiants savent que lorsqu'ils ont besoin d'un vêtement impeccable, ils doivent s'adresser au maître tailleur DIANOUX, 10, rue Colbert, Alger.



Installation de chauffage central et d'alimentation d'eau chaude fonctionnant entièrement au GAZ de ville réalisée à l'Hôtel de Nice, Square Bresson, ALGER SUIVANT PLANS ET ETUDES DE

LEBON & C^{IE}
41, Rue Denfert-Rochereau - ALGER

Mme REGNAUD
reprend la direction de la
Brasserie Monte Carlo
où l'on trouvera, comme par
le passé, force choucroute gra-
tinée agrémentée d'excellente
bière Walsheim, ainsi que tou-
tes les spécialités chères aux
Etudiants
...Ouvert jusqu'à 2 heures du
matin -:- Réouverture à 4 h.

MARTIN ALBERT
Couturier
1 bis, r. Joinville A LGER

L'Etudiant chic
s'habille chez le
Maître
Zafran
25, Rue Borély-la-Sapie, 25
Chez qui il est as-
suré de trouver des con-
ditions et prix excep-
tionnellement avantageux -:-

Beauté... Santé... Force...
...en faisant votre
Culture Physique
dans la salle la plus aérée
la plus centrale
la plus moderne
d'ALGER
Professeurs Hommes et Dames
diplômés
8, rue Dumont-d'Urville

La journée commence bien
...le travail sera plus facile,
pour ceux, grands et petits,
qui sortent lestés dès le
matin d'une bonne tasse
de
Chocolat
KOHLER

Papeterie - Librairie
C. VOLLOT
5, Rue Dumont-d'Urville
Conditions avantageuses accordées aux Etudiants

Charly
GRAND TAILLEUR
POUR ETUDIANTS
5, rue Dumont-d'Urville, 5

IL EST INDISPENSABLE
à l'homme moderne
de connaître plusieurs langues
L'Ecole BERLITZ
36, rue d'Isly - Tél. : 52-41
Enseigne les langues vivantes
VITE et BIEN

Au Petit Vatel
RESTAURANT
D. MARTI, Propriétaire
16, rue Michelet - ALGER
Tél. : 12-04

Emile PERTUS
ARTICLES DE LUXE
CHEMISIER
46, rue d'Isly
ALGER
Téléphone : 37-78

ARMES & MUNITIONS
Coutellerie - Orfèvrerie
A. ESBERT
56, Rue d'Isly, 56
TROUSSES P.C.N.
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

Fournitures générales
pour la Pharmacie
VERRERIE EN GROS
Pierre SÉSINI
(Ancienne maison H. LÉYGNIE)
2, boulevard Laferrière - ALGER

Automobilistes !
...avant de vous assurer, consultez les tarifs de la
COMPAGNIE D'ASSURANCES
des
**GROUPEMENTS AUTOMOBILES
DE FRANCE ET DES COLONIES**
Direction pour l'Algérie : 2, Boulevard Carnot, ALGER
Téléphone : 30-38
Conditions les plus avantageuses pour entreprises
de transports en communs, taxis, etc...
TOUTES LES OPERATIONS de la Compagnie d'Assurances
des Groupements Automobiles de France et des Colonies
sont GARANTIES par les plus puissantes Compagnies
de réassurances

» **LE COQ HARDI** «
est toujours debout...
Nouvelle direction.
Nombreuses innovations :
Son BUFFET FROID et chaud (Ser-
vice rapide).
Sa CUISINE -SOIGNEE (exclusive-
ment au beurre). Son Plat du Jour
(Service spécial au bar à des prix
très modérés).
Ses vins de France et d'Algérie. Tous
les grands crus.
Tous les jours, André Cazals et son orchestre

brummel
CHEMISIER
8, r. des Chevaliers-de-Malte, 8

OUVRAGES DE MÉDECINE, DROIT
PAPETERIE, STYLOS - OMO-RING
BOOK A FEUILLETS MOBILES
René RELIN
11, Rue d'Isly - Téléph. 28.23
REMISE de 10 % sur la PAPETERIE

EXCELSIOR TABACS
72, rue d'Isly
Ferdinand PHILIPOT
Cigares et Cigarettes de luxe
Fournis. de MM. les Etudiants

BRASSERIE DES FACULTES
Après les cours
rendez-vous des **ETUDIANTS**
RESULTATS SPORTIFS

Union Commerciale des Grandes Pharmacies
Françaises
Gde Pharmacie Normale
D'ALGER
A. JOBERT, pharmacien, directeur
4, Rue de Constantine - ALGER
Téléphone : 8-79
Ouverte jusqu'à minuit

PAPYRUS
PAPETERIE...
MAROQUINERIE...
IMPRIMERIE...
11, rue Michelet ALGER
Remise 10 % aux Etudiants

Comme ceux de tous les grands
clubs, les équipiers d'Associa-
tion et de Rugby du R. U. A.
sont assurés contre les acci-
dents à la Cie
LA PROVIDENCE
Direction d'Alger :
MM. L. DUHEM et DESHAIRES
11 bis, r. d'Isly - Tél. 1-09, 13-16

au dôme
LE BAR CHIC
CELUI DES ETUDIANTS
6, Rue Monge -:- ALGER

Librairie M. PINELLI
29, Avenue de la Marne
(près du Lycée)
Conditions spéciales aux Etudiants

Hôtel du Parc de Galland
18 bis, rue Enfantin
Conditions spéciales
-: aux Etudiants :-

Les Etudiants sont les bienvenus à la Librairie

Baconnier

...Dans une atmosphère sympathique, ils trouveront tous les livres de Droit et de Médecine et pourront bénéficier tranquillement des dernières nouveautés littéraires...

Grâce à son organisation et à son expérience, la « Brasserie de l'Etoile » (téléphone : 37-46), traite chez elle ou à domicile, dans les conditions les plus favorables.

ROYAL KEBIR
VIN RENOMMÉ D'ALGÉRIE

maxime

— Ses vêtements
— Ses prix
— Son chic
11 bis, rue de Tanger — ALGER

Les Etudiants savent que lorsqu'ils ont besoin d'un vêtement impeccable, ils doivent s'adresser au maître tailleur **DIANOUX**, 10, rue Colbert, Alger.



Mais mon vieux tu grossis tous les jours...

Que veux-tu, je prends mes repas au

Restaurant de l'Université

J. COLOMAR
12, rue de Mulhouse (Entresol) ALGER
Repas 9 fr. Pension 300 fr.
Demi-pension 180 fr.
Cachets par 20 7 fr. 50
Publicité I. N. A.

Teinturerie

DEFOUR

ALGER
ORAN
BONE
CONSTANTINE

Appartement à louer dans quartier où il y a peu de médecins. Loyer raisonnable conviendrait à jeune médecin ayant terminé depuis peu ses études. Nous signalons cet appartement à l'attention des membres de l'A.E.G.A. pour les avantages ci-dessus. S'adresser, 21, rue des Colons, 1^{er} ou 2^e étage.

ROYAL KEBIR
LE DOYEN DES VINS FINS D'ALGÉRIE

Fumez les Tabacs et Cigarettes JOBERT

ETUDIANTS

Pour les ouvrages du P. C. N.
MÉDECINE, DROIT

Réduction de 10 %
sur la papeterie aux Etudiants

servez-vous à la
LIBRAIRIE FERRARIS
43, rue Michelet, ALGER

Demandez un

GRAS

ANIS DISTILLÉ

BRASSERIE DES AMBASSADEURS
ARLANDIS
8, RUE LEDRU-ROLLIN
Rendez-vous des Supporters du R.U.A.

Aimé ESTABLIER

Tailleur

Hommes et Dames

22, rue Bab-el-Oued

Téléphone : 52-02

FICHET

SERRURES - COFFRES-FORTS

11, Rue de Constantine - ALGER

BORSALINO MOSSANT

ERYCK

Chapelier

21, Rue Bab-Azoum - ALGER

HUKEL

STETSON

chez Piller

SES SPECIALITES :

Suisses et Alsaciennes

124, Rue Michelet

Tél. : Cabine 38

Ouvert jusqu'à 2 h. du matin

Une cigarette
se juge par l'agrément
qu'elle procure

GLOBE SELECTION
PAQUET BLEU DE 21 CIGARETTES
1,25 est en vente partout

Impérial
Mandarine
Grande Liqueur Algérienne

Un
CRISTAL
ANIS

UNIFORMES MILITAIRES
COSTUMES CIVILS SUR MESURE
SPÉCIALITÉ DE VÊTEMENTS TOUT FAITS
VOYAGE **P.VERGINE** SPORTS
6 Rue d'Isly ALGER

KEBIR

le doyen des vins fins d'Algérie

MONOPRIX

BAR RESTAURATION

ALIMENTATION

PRODUITS DE 1^{er} CHOIX

Tous les rayons de Nouveautés
et de Ménage

Rien au dessus de **20 fr.**

Sportifs...Intellectuels... buvez les **Cafés NIZIERE**